

Architecture et liturgie

Sous ce titre global, nous rendons compte ici de plusieurs livres, de caractère différent, allant de la vulgarisation à la monographie scientifique, qui représentent soit une vue synthétique de l'histoire de la liturgie et de l'architecture chrétienne, soit une application de l'interprétation liturgique à une série de monuments ou même à un monument considéré comme exemplaire (le baptistère de Nevers). L'auteur est particulièrement sensible à l'hospitalité de la Revue des Études Augustiniennes qui a accueilli souvent les longues réflexions critiques d'un archéologue, qui se veut aussi historien et proche des textes, et qui a été toujours partisan d'une approche pluridisciplinaire particulièrement nécessaire dans le domaine paléochrétien.

I. – UN TRAITÉ DE LITURGIE À L'INTENTION DES CATHOLIQUES D'AUJOURD'HUI

Marcel Metzger, *Histoire de la liturgie : les grandes étapes* (Petite encyclopédie moderne du christianisme), Paris, Desclée de Brouwer, 1994, 226 pages.

Marcel Metzger, professeur de liturgie à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg et éditeur des *Constitutions apostoliques* dans la collection des Sources chrétiennes, propose un petit manuel d'histoire de la liturgie – avec un sous-titre (“les grandes étapes”) qui en restreint la portée – qui est destiné à aider à la formation ecclésiastique (c'est une des matières prévues pour cette dernière par Vatican II : cf. p. 15). Cette coloration particulière transparaît surtout dans l'introduction : la liturgie fait partie de ce que l'Église appelle maintenant “l'économie du Salut” ; les “Saints Mystères” permettent au fidèle de partager le dépôt du Christ, de participer à la Passion et à la Résurrection du Seigneur. La liturgie est ainsi une des composantes de l'œuvre de l'Esprit dans l'Église ; l'auteur rappelle que son étude fait appel à la fois à l'esprit et à la foi.

M. Metzger partage l'histoire de la liturgie en trois grandes étapes : après le temps de la formation et de l'épanouissement pendant le premier Millénaire de l'Ère chrétienne, une “lente dérive” puis son renouveau au XIX^e siècle trouvant

sa conclusion dans Vatican II. D'une façon moins subjective et plus efficace, il distingue, p. 12-13, cinq périodes, dont seules les quatre premières nous retiendront ici : l'époque apostolique, l'ère des minorités et de la semi-clandestinité, la conversion de l'Empire romain après la Paix de l'Église, la "conversion des peuples" [barbares], enfin la période de "stabilité, fixisme, renouveau et réformes" après la fin du Moyen Âge.

Un premier chapitre (p. 15-27) encadre l'étude historique de la liturgie en rappelant qu'il faut faire un effort particulier pour s'abstraire des rituels écrits, en usage depuis le Moyen Âge et admettre que la tradition orale (privilegiée aussi au début pour des raisons de secret et de sécurité) l'emportait sur les textes dans l'Église ancienne et que le principe d'autonomie régionale des Églises locales était essentiel. Ce sont les principaux obstacles auxquels se heurte effectivement l'historien : les sources écrites sont rares, non pas seulement comme le dit l'auteur pour la période suivante, à cause des destructions, des pertes, de l'usure des livres, mais aussi parce qu'elles étaient inutiles au départ et, quand on écrira des rituels, on ne sait jamais si c'est en vue d'une utilisation effective (c'est le problème des premiers traités, voir *infra*), ou bien ils sont par nature allusifs et pauvres de renseignements concrets puisque destinés à des clercs qui connaissent les lieux et les instruments du culte. Le problème est le même pour le cérémonial de la cour impériale de Byzance, pourtant détaillé au X^e s. dans un traité par un expert, Constantin Porphyrogénète : quand on voulut en tirer le plan et une description matérielle du palais impérial, les restitutions ont été souvent contradictoires. En outre, suivant les lieux, les sources sont très inégales : les Églises qui ont eu une tradition continue (Rome, Milan, Constantinople, Antioche, Jérusalem, Alexandrie, même l'Espagne avec des textes "mozarabes", relativement tardifs) sont naturellement plus riches que d'autres qui ont connu une coupure (comme l'Afrique du Nord) ou une réforme radicale (ce semble être le cas de la Gaule). De toute façon, l'archéologue peut facilement le constater, les usages varient de région en région et même parfois dans la même région au cours du temps ou suivant des critères qui nous échappent, et le principe de la non uniformité et de l'évolution non homogène doit être adopté d'emblée par l'historien de la liturgie. C'est souvent ce qu'ont oublié les "experts" de Vatican II en imposant au nom de l'historicité le "retour" à des pratiques dont l'universalité ne vaut que pour les esprits actuels.

M. Metzger rappelle que dans cette dispersion apparente, la facilité de communication dans l'Empire romain et l'unité de langue pour les deux premiers siècles et parfois le troisième (le grec était parlé même en Occident dans les communautés d'immigrés orientaux) permettaient des échanges. Beaucoup des évangelisateurs eux-mêmes, devenus évêques comme Justin à Rome ou Irénée à Lyon, étaient originaires d'Orient et porteurs de la tradition.

On peut regretter la part réduite faite dans cette présentation des sources, p. 21-22, à l'archéologie (et encore y comprend-on l'iconographie). C'est pourtant une source essentielle, objective puisqu'il s'agit d'installations matérielles et souvent datable, en tout cas antérieure dans beaucoup de cas aux rituels. Quand le recoupement ne peut se faire avec ces derniers (ou très

partiellement), il faut cependant aborder l'interprétation avec la plus grande prudence et des méthodes véritablement scientifiques.

M. Metzger distingue ensuite dans les sources écrites (p. 22-23) les règlements ecclésiastiques et les commentaires des rites (évocation dans des catéchèses ou des sermons, allusions dans des traités théologiques ou pastoraux, dans des correspondances - par exemple celle de Cyprien pour l'Afrique - ou des récits de voyage (le voyage d'Égérie joue un grand rôle dans la connaissance de la liturgie de Jérusalem au IV^e s.).

Du point de vue méthodologique, malgré le propos initial, M. Metzger met en garde contre la tentation démonstrative, si fréquente encore aujourd'hui pour justifier des traditions et des choix (comme c'est le cas aussi bien chez les catholiques, les protestants et les orthodoxes), en citant l'exemple des controverses autour de la confession dont certains voulaient trouver la justification dans le Nouveau Testament.

Le deuxième chapitre traite des "temps apostoliques" (p. 29-49), tâche redoutable car les textes sont rares, d'interprétation difficile et de datation complexe. Le Nouveau Testament, avec les Actes des Apôtres fait allusion à un embryon d'organisation. Il faudrait y ajouter, dit l'auteur, la *Didachè* ou Doctrine des Douze Apôtres (Sources Chrétiennes, 248), qu'il admet de tradition syrienne et d'origine ancienne même si la rédaction finale n'est pas antérieure au II^e s. La fiabilité de ce texte n'est pas acceptée par tous.

Ce qui frappe d'abord c'est l'importance des assemblées, quotidiennes au départ, parmi lesquelles celles du dimanche (mais aussi des mercredi et vendredi) est privilégiée, dont le moment essentiel est la Fraction du pain, dite aussi Repas du Seigneur, c'est-à-dire l'eucharistie, mais on discute encore pour savoir si elle est distincte ou non du repas de communauté (Paul dénonce le comportement des Corinthiens pendant ce dernier), dit aussi *agapè*, dont elle s'est séparée en tout cas assez vite. Les réunions avaient lieu (c'est précisé parfois explicitement) dans des salles de maisons, dans certains cas à l'étage, donc étaient a priori peu nombreuses. Le baptême semble se délivrer, d'après les rares allusions précises, de façon diverse (la *Didachè* prévoit trois degrés dans l'utilisation de l'eau), soit par immersion dans l'Eau vive comme le baptême de Jésus, soit par effusion. Il est suivi immédiatement ou non de l'imposition des mains. Il ne semble pas y avoir de préparation prolongée et propre aux catéchumènes à qui la *Didachè* recommande le jeûne. Une double organisation des ministères apparaît dans les *Actes des Apôtres* : l'une de caractère missionnaire (apôtres, prophètes, didascales), l'autre pour les communautés qui connaissent très vite des présidents ou "gardiens" (épiscopos), des anciens ou presbytres, sans doute pour la pastorale, et des diacres (pour le service des tables, le port de l'eucharistie aux malades et un rôle caritatif) Ces dénominations sont apparentées à l'organisation des communautés juives ou hellénisées. L'onction aux malades pour effacer les péchés paraît également d'origine apostolique.

Le chapitre 3 étudie la liturgie avant la Paix de l'Église (p. 51-97). Elle se développe alors, en raison de la disparition de la tradition directe et du Temple (pour les communautés palestiniennes qui participaient encore aux rites juifs),

de l'accroissement en nombre et de la diversité d'origine des communautés (qui nécessite par exemple une initiation à la Bible), de la fin de la croyance diffuse au retour immédiat du rédempteur, qui oblige à une organisation stable. La distanciation est désormais faite avec le judaïsme et l'accent est mis sur l'enseignement et les réunions.

Les sources sont d'une part des mentions relevées chez les Pères : par exemple pour l'Afrique une description rapide du baptême, de l'eucharistie, de la célébration des défunts et du jeûne par Tertullien (*De corona*, 3-4), de nombreuses allusions relativement précises sur l'organisation de l'Église de Carthage dans les lettres de Cyprien. D'autre part des règlements comme la *Tradition apostolique* connue dans une traduction latine du V^e siècle, à compléter par la tradition orientale, plus récente encore (copte, arabe ou éthiopienne), que l'on attribue à tort à Hippolyte de Rome (début du III^e s.). La date serait bonne mais l'origine, syrienne ou alexandrine. D'autres auteurs sont plus réservés sur l'usage de ce texte, recomposé par Dom Botte, qui propose des éléments de rituel pour l'ordination (de l'évêque, du prêtre et du diacre), pour le baptême et pour les assemblées. Il faudrait y joindre la *Didascalie des Douze Apôtres*, également datée ici du début du III^e s. et connue par une traduction syriaque et une latine, moins riche d'indications précises sur le plan liturgique.

L'assemblée (surtout dominicale) joue toujours le rôle essentiel. Un seul lieu d'assemblée est connu pour cette époque à Doura Europos (détruite en 265) : il s'agit d'une maison avec une salle sans doute d'assemblée et une pièce décorée de peintures et comportant une cuve abritée sous un ciborium pour le baptême. Mais pour la période de la petite "Paix de l'Église" (entre 260 et 303), Eusèbe de Césarée fait allusion à de nombreuses constructions, ensuite détruites qu'il appelle généralement "maison de prière", mais aussi *ecclesia* (assemblée, d'où local d'assemblée). La *Didascalie* préconise l'orientation de l'édifice, avec le *presbyterium* à cette extrémité orientale et, au milieu, le trône de l'évêque, et la séparation des hommes et des femmes dans la partie occidentale.

L'eucharistie est décrite (avec le baptême) dans la première *Apologie* de Justin (vers 152) qui cite déjà les principales phases de la messe (mais avec le baiser de paix après la prière universelle et non après la communion). En tout cas, le repas initial de communauté a disparu de ce rituel. La prière eucharistique serait conservée pour cette époque dans le rituel de l'ordination épiscopale par la *Tradition Apostolique*. Celle-ci fait allusion aussi à des repas de communauté ou caritatifs (on met en garde par ailleurs contre les excès de table dans l'*Épître de Jude*.)

La *Tradition Apostolique* précise, pour la première fois, l'organisation du catéchuménat (sur 3 ans) après une série d'examens pour éliminer les professions contraires à la morale chrétienne ou liées au paganisme. Le baptême est donné le dimanche d'après Justin (surtout à Pâques, précise Tertullien, mais non la *Tradition Apostolique*) après une nuit de veille et par immersion de préférence ; le lieu n'est pas précisé ; dans ce rituel complexe, où plusieurs ministres interviennent, il est prévu trois onctions (une d'huile "d'exorcisme" au moment de la renonciation, deux après le baptême avec l'huile "d'action de grâces"), l'imposition des mains par l'évêque et une

signation. Il est précisé ici que le baptême peut concerner des enfants. M. Metzger considère que la double version de la prière pendant l'imposition des mains implique une contamination entre plusieurs usages assez différents. Il signale aussi l'introduction d'onctions qu'il met en rapport, en suivant d'autres auteurs, avec des usages balnéaires antiques, ce qui peut être discuté car le rite de la bénédiction de l'huile dans la *Tradition apostolique*, évoqué p. 94-95 à propos de l'huile des malades (cette huile "dont tu as oint les rois, les prêtres et les prophètes"), montre bien qu'il s'agit plutôt d'une consécration du chrétien à l'image des ministres. Le baptême est suivi de l'eucharistie faite pour la circonstance de pain, d'eau, de lait mélangé de miel et de vin.

La *Tradition Apostolique* donne aussi des précisions pour l'ordination des membres du clergé et donc sur l'organisation du clergé qui s'est beaucoup différencié (p. 82-86). Sont cités, dans un ordre assez surprenant, les ordres majeurs, évêque, prêtre, diacre et trois des ordres mineurs, sous-diacre, lecteur, exorciste (thaumaturge), auxquels s'ajoutent les vierges et les veuves. Portiers et acolytes sont mentionnés dans la liste du clergé romain sous le pape Corneille en 251, qui indique aussi (puisque'il y sept diacres) le début de l'organisation en régions ecclésiastiques, qu'on retrouvera à Carthage. Dans cette dernière ville, Cyprien cite dans ses lettres tous les ordres sauf le portier, ce qui correspond, précisons-le, aux témoignages épigraphiques africains où les ministères inférieurs sont mal représentés, sauf le lecteur. La *Didascalie* mentionne aussi des diaconesses pour les onctions baptismales et les soins aux femmes. La *Tradition apostolique* prévoit dans l'ordination le rite de l'imposition des mains pour les évêques, les prêtres et les diacres. Les textes du III^e siècle donnent des indications sur le service des diacres, attachés surtout à l'évêque et chargés de tâches administratives et caritatives.

M. Metzger rappelle, p. 86-89, que le III^e siècle est une période cruciale pour le problème de la réconciliation des pénitents, en raison surtout des persécutions qui engendraient en grand nombre des apostasies puis des repentirs. D'après les documents romains et surtout africains et la *Didascalie*, on constate la mise en place d'un rituel de pénitence et de réconciliation (par l'imposition des mains) qui assimile grosso modo les pénitents à des catéchumènes. On s'étonne que l'auteur n'évoque pas ici le problème du rebaptême qui aura tant d'importance dans la tradition africaine et dans la querelle donatiste.

L'évocation du culte des martyrs et de ce que Février appelait (à tort) le "culte des morts" (p. 89-91) se limite au témoignage du *Martyre de Polycarpe* sur la conservation des reliques et à une mention rapide des repas funéraires à l'inhumation et aux anniversaires. Il faudrait pourtant expliquer la profonde mutation réalisée entre le II^e et le III^e siècle dans les usages funéraires avec la diffusion de l'inhumation qui engendre ces cérémonies et se marque dans l'épigraphie par la mention de la date de la mort, seulement par le jour du mois le plus souvent, qui suffit pour les réunions d'anniversaire. De même, on ne peut traiter de ces problèmes sans analyser l'abondante documentation archéologique sur les installations funéraires dans les cimetières souterrains ou en plein air.

Au contraire, une place importante est faite à l'organisation des fêtes pascales, p. 91-94, notamment d'après la *Didascalie*. Le problème de la date de la Pâque, avec les deux traditions orientales et la volonté des églises syriennes de se démarquer de la Pâque juive, est évoqué ainsi que la répartition des lectures et des réunions dans la Semaine Sainte.

Le chapitre 4 ("La liturgie dans l'Empire romain après la Paix de l'Église", p. 99-171) est le cœur de l'ouvrage. M. Metzger commence par s'intéresser à l'organisation de l'Église en signalant le rôle des cinq patriarchats (Rome, Constantinople, Antioche, Jérusalem, Alexandrie) sans détailler les querelles de compétence et de juridiction et le problème de l'autonomie de Jérusalem, puis il évoque la recherche par les Églises majeures d'origines apostoliques. Il mentionne aussi, à propos de Carthage et de Césarée de Cappadoce, le rôle des primats régionaux. Bizarrement, il n'est pas indiqué que l'organisation de l'Église se calque sur l'organisation civile, avec une métropole par province, et que les schismes et hérésies, mentionnés p. 101, ont engendré de nombreuses hiérarchies parallèles, dont les incidences sur la liturgie, les constructions d'églises et leur aménagement peuvent (et doivent) être évaluées. Le court résumé des conditions politiques qui entourèrent l'évolution des Églises jusqu'au XI^e siècle, p. 100-103, est trop rapide et trop allusif pour n'être pas discutable sur bien des points : était-il indispensable ?

Les sources liturgiques sont décrites, p. 101-108. Il s'agit d'abord des *Constitutions apostoliques* éditées par l'auteur aux Sources chrétiennes, compilation sans doute d'origine syrienne (vers 380). Ce texte comporte, comme la *Tradition apostolique*, des formulaires de prières ou d'actions liturgiques qui seront ensuite groupés dans ce qu'on appellera des "euchologes" : on en conserve un sur papyrus du IV^e siècle, dit *Euchologe de Sérapion*, dont on ne connaît pas le contexte. On peut ajouter à ces textes théoriques des traités comme ceux du Pseudo Denys l'Aréopagite, notamment celui sur *La hiérarchie ecclésiastique* qui semble traduire la pratique d'Antioche à la fin du V^e siècle. Il n'est pas question ici des *Ordines romani*, qui seront utilisés plus loin (p. 133).

On doit ensuite prendre en compte les sermons et catéchèses d'un certain nombre de Pères : l'auteur est optimiste quand il indique que "l'étude... de ces allusions a permis de reconstituer une grande partie des rituels de plusieurs Églises". C'est vrai pour la catéchèse à Jérusalem (qui est brièvement analysée) avec Cyrille, moins pour Hippone (Augustin), Antioche et Constantinople (Jean Chrysostome), Césarée de Cappadoce (Basile), Milan (Ambroise), malgré des apports ponctuels très importants. Il faudrait citer aussi maintenant Aquilée avec les sermons de Chromace et les textes analysés par les liturgistes italiens (voir une mise au point de M^{gr} Menis dans *AnTard* 4, 1996). L'auteur mentionne encore certaines lettres à contenu de règlement liturgique, comme celles d'Innocent I à Decentius de Gubbio et Exuperius de Toulouse. On s'étonne qu'il ne parle pas ici des canons des Conciles (on trouvera une brève allusion aux canons de Nicée p. 162).

Naturellement, une place de choix est faite dans les sources à la description de la liturgie de Jérusalem par Égérie. A ce stade, il n'est pas du tout question par contre de l'archéologie, qui permet de recouper dans plusieurs régions –

maintenant très bien connues – les indications des sources textuelles, surtout théoriques (et de constater qu'elles ne coïncident pas toujours), ou bien de les compléter (ou de les remplacer) là où les sources sont lacunaires : le paragraphe qu'on trouvera plus loin sur les basiliques (p. 114-115) ne remplace pas cette considération préalable, qui montre, contrairement à ce qui semble suggéré dans les pages suivantes, que la pratique reste très diversifiée dans les différentes Églises.

On voit bien que le choix des sources analysées est fait en fonction d'un utilisateur moderne non spécialisé : on lui indique surtout celles qui sont accessibles en traduction, mais le panorama n'en demeure pas moins sensiblement tronqué.

M. Metzger passe ensuite, p. 108-114, à l'étude des assemblées, en distinguant deux périodes : le temps des conversions de masse, où la part de l'enseignement est considérable (par exemple à Jérusalem d'après Égérie), et celui où, l'Empire étant devenu majoritairement chrétien, les baptêmes d'adultes ont diminué et où la parole a cédé la place à un rituel plus complexe et plus solennel inspiré du cérémonial impérial.

La première période serait marquée par une nette hiérarchisation des assemblées où les différentes catégories du clergé et du peuple (grosso modo les mêmes qu'au III^e s.) auraient eu des places assignées, matériellement séparées (cf. p. 121, où sont citées les *Constitutions Apostoliques*). C'est une question débattue (aussi pour la séparation des sexes dans l'église) et je ne suis pas sûr qu'il faille imaginer une application universelle de ce texte théorique. En tout cas, mon expérience d'archéologue me prouve que dans beaucoup de régions une telle disposition est inapplicable. De même pour la participation des catéchumènes (et des pénitents et possédés) à l'assemblée et leur renvoi après la partie préparatoire : nous touchons au problème du "narthex" et de l'atrium. On doit bien constater que cet espace d'attente est présent surtout en Orient et rare en Occident. Quant à l'interprétation du récit d'Égérie sur la liturgie à Jérusalem (p. 111-112) et au rôle respectif du *martyrium* (la grande église constantinienne) et de l'Anastasis proprement dite, le problème est posé périodiquement à propos de l'origine des églises doubles : je renvoie aux mises au point faites cette année dans le dossier d'*AnTard* 4. L'opposition suggérée p. 114 entre l'assemblée synaxaire et les pratiques dévotionnelles (liées en particulier au culte des martyrs), qui auraient pris le dessus avec le malheur des temps, est inopérante à partir du moment où, dans la plupart des églises, les reliques sont sous l'autel principal ou à proximité.

Après l'assemblée, l'auteur aborde son cadre architectural et son décor (p. 114-120). L'analyse de la basilique latine faite p. 114 est incomplète (il n'est pas question de l'éclairage par claire-voie surélevée qui est une particularité essentielle à l'extension en largeur et aux multiples nefs) ou inexacte (l'abside existait dans la typologie de la basilique civile depuis le III^e siècle ; le transept n'est pas une composante nécessaire et est même plutôt exceptionnel en Occident : on discute toujours de son rôle, certainement variable comme son plan). L'apparition de la coupole (p. 115) est antérieure à Justinien et il n'est pas vrai que "toutes les constructions byzantines ultérieures ont pris modèle sur Sainte-Sophie" et que la liturgie ait été adaptée au plan centré (on est

frappé au contraire par la survivance d'installations liturgiques mal adaptées à ce plan). P. 117, le problème complexe de l'orientation, bien que nuancé par quelques exemples d'occidentation romaine – il n'est pas question de l'Afrique –, est abordé d'un point de vue trop théorique, marqué par des textes normatifs ou des interprétations symboliques. P. 118, il doit y avoir un lapsus quand il est dit que “dans *une* église d'Afrique du Nord on a pu établir que c'était l'autel qui se trouvait au milieu de la nef” (c'est son emplacement normal jusqu'au VI^e siècle). Sur la même page, je crains qu'il n'y ait un malentendu (classique au demeurant) sur le sens de la dédicace *in nomine Domini* qui ne signifie pas que l'église était intitulée au Sauveur. P. 118-119, l'allusion au voile cachant l'autel ne tient pas compte du constat négatif de l'archéologie.

M. Metzger analyse ensuite, p. 120-140, les rites de la célébration eucharistique dont les grandes lignes semblent fixées depuis le siècle précédent. Il constate quelques variantes entre l'usage syrien, détaillé d'après les *Constitutions apostoliques*, les “divines liturgies” de saint Basile et de saint Jean-Chrysostome qui seront utilisées jusqu'à nos jours dans l'Église orthodoxe, et les usages romains et africains. P. 129-130, il fait allusion au rite du *fermentum* – envoi par le pape de pain consacré aux prêtres des *tituli* pour qu'ils participent ainsi à la messe du pape – sans rappeler que cet usage du pain levé – par opposition au pain azyme utilisé ailleurs et jusqu'à nos jours – est particulier à Rome. Par contre, la liturgie stationnale (p. 130) a été pratiquée ailleurs, notamment en France à Metz, Tours et Angoulême, il est vrai à l'imitation de Rome. L'auteur aurait pu renvoyer sur ces deux points au congrès d'archéologie chrétienne de Lyon en 1986, auquel il avait participé, et en particulier à l'abondante mise au point de M^{gr} Saxer.

L'auteur relève que, d'une façon générale, la liturgie occidentale (parce qu'elle accepte la messe quotidienne) prévoit de nombreuses variations dans les prières tandis que la liturgie byzantine est invariable parce qu'essentiellement dominicale (bien qu'il relève plus loin de nombreuses allusions à la synaxe quotidienne en Orient). On le sent très tenté, p. 130-138, par cette opposition entre la permamence d'une liturgie orientale, belle, solennelle et ayant une valeur d'expression de la communauté, et la décadence de la liturgie occidentale. Il y voit la conséquence d'une continuité de l'Église d'Orient qui, malgré les difficultés, persiste à accorder une signification théologique à la liturgie, tandis qu'en Occident, dans les préoccupations plus pressantes des crises et des invasions, on perd le sens de la liturgie et, au moment des renouveaux, la réflexion théologique se dissocie de la liturgie qui devient l'affaire des clercs. Pour démontrer cette vision un peu sommaire – et teintée de nostalgie – M. Metzger puise ses exemples dans des commentaires qui semblent bien tardifs (jusqu'à la fin du Moyen Âge).

Dans le paragraphe sur la synaxe au cours de la semaine (p. 138-141), M. Metzger constate le développement, déjà perceptible au temps d'Égérie à Jérusalem, d'une liturgie s'étalant parfois sur toute la journée sous l'influence des “professionnels de la prière”, moines et moniales. Il fait une brève allusion à la liturgie des Heures sans traiter de ses origines et de son influence,

vraie ou supposée, sur l'organisation de l'édifice cultuel (c'est une des thèses en présence pour expliquer les édifices doubles).

P. 141-151, la section sur le baptême détaille les rites, déjà présents au siècle précédent pour l'essentiel, et leur variation suivant les régions. Elle esquisse brièvement l'évolution du baptême des adultes, largement pratiqué au IV^e siècle, même pour des chrétiens avérés, au baptême des enfants qui dominera en Orient tandis que l'Occident connaîtra une nouvelle phase de mission et de baptême des adultes après la période des invasions. L'évolution est beaucoup plus complexe, comme le montre l'étude archéologique détaillée de la transformation des baptistères et des cuves, là où elle peut être pratiquée, notamment en Gaule et en Espagne.

P. 151-156, l'étude des sacrements reprend ensuite l'analyse des rituels d'ordination des ministres des différents ordres, qui sont maintenant à peu près stabilisés (quelques fonctions, comme exorciste et acolyte, n'apparaissent pas dans certaines Églises comme nous l'avons déjà noté ; je ne crois pas qu'il y ait une seule mention épigraphique de diaconesse). Pour les lecteurs (p. 153), rappelons que l'épigraphie (et Victor de Vita qui parle à propos de la Persécution Vandale de *lectores infantuli*) montre que leur ministère n'est pas aussi "évident" qu'il est dit : la fréquence des très jeunes enfants, incapables de lire en public, prouve bien que ces jeunes clercs sont en fait souvent de futurs ministres, groupés auprès de l'évêque dans un véritable "petit séminaire" comme cela est confirmé par les textes à Hippone, à Rome et à Tours.

Le mariage reste pendant longtemps une cérémonie privée où le *Pater familias* joue le rôle essentiel. Il est fait allusion aux différents gestes symboliques, notamment au couronnement qui restera en usage dans l'Église orthodoxe et qu'on voit figurer à Rome sur les "verres dorés".

P. 164-168, est esquissée une évolution (également différenciée en Orient et en Occident) des pratiques de la pénitence : il n'est plus fait allusion à la pratique de la confession qui est sous-jacente à certains rites de la pénitence intervenant après un aveu secret des péchés.

P. 164-167, le rituel des cérémonies funéraires et commémoratives fait une large place au *refrigerium* (libations et repas funéraires), à un moment où il tend à disparaître en Italie (cf. l'épisode de sainte Monique à Milan) tout en se maintenant, certes, jusqu'au V^e siècle au moins dans d'autres régions (Afrique, Espagne, Illyricum). Il aurait mieux valu l'expliquer à ses origines, dans la période précédente. Il n'est toujours pas fait allusion aux installations connues par l'archéologie. Il n'est pas exact que l'inhumation en général et l'inhumation des saints ou *ad sanctos* en particulier soient rejetées partout hors des villes suivant la tradition romaine : dans certaines régions (Afrique notamment) les églises urbaines sont pleines de tombes dès le IV^e siècle.

P. 167-170, le chapitre se termine par l'examen des calendriers et des pratiques liturgiques lors des fêtes. On voit que le cycle liturgique actuel est à peu près fixé dès le IV^e siècle, notamment à Jérusalem, avec quelques variantes pour la date de Pâques et la durée du Carême, mais il aurait été intéressant de mieux montrer la progressivité de cette mise en place et l'intercalation des

fêtes chrétiennes dans le calendrier des fêtes païennes et impériales, qui subsiste, par exemple à travers le célèbre calendrier de 354.

Le chapitre suivant, p. 173-185 (intitulé de façon assez ambiguë : “la situation de chrétienté : conversion des nations et administration de masses populaires”, ce qui était déjà le trait dominant de la fin de la période précédente) met d’abord en place très rapidement le cadre historique, p. 173-174. Dans la mention des invasions, la vision “catastrophiste” traditionnelle subsiste : “l’économie était redevenue principalement rurale, concentrée en de grands domaines où se sont constituées des paroisses rurales”. On ne tient donc pas compte de l’effort actuel pour mesurer la continuité des villes et pour réduire l’importance prêtée au grand domaine (qui ne signifie d’ailleurs rien en soi : s’agit-il de propriété ou d’exploitation ?). L’“effondrement des institutions civiles de l’Empire romain” qui seraient remplacées par l’Église n’est pas non plus une notion objective, si on songe à la permanence des institutions romaines dans les royaumes barbares. La restauration carolingienne est décrite d’après un manuel récent, dont des pages entières sont citées p. 174-177.

La réforme liturgique carolingienne et la période suivante sont analysées surtout d’un point de vue historiographique : l’auteur raconte la demande par Charlemagne du sacramentaire dit “grégorien” au pape Hadrien, sa refonte, augmentée d’autres rituels, par Benoît d’Aniane, l’imposition autoritaire à tout l’Empire de la réforme, qui remplace les traditions locales (qui n’étaient pas toutes “orales”) par un rituel unique, plus ou moins observé et abâtardi suivant les régions, le retour à Rome de cette liturgie gallicano-romaine lors de la réforme grégorienne. Il n’est pas question de problèmes aussi importants pour la liturgie et les édifices sacrés que celui de l’orientation *more romano* et de la réforme canoniale.

En bref, cet effort sympathique d’un historien de la liturgie, qui a toujours voulu s’informer auprès des historiens et des archéologues, nous paraît quelques peu disproportionné, à la fois dans son organisation et dans l’information donnée au lecteur. Trop de place est donnée aux origines – en partie légendaires ou reconstruites – de la liturgie chrétienne, et surtout aux textes normatifs de la “tradition apostolique” dont tout le monde ignore les motivations, le contexte de la rédaction et l’impact réel, au détriment des enquêtes diversifiées et très riches que permettent le lent travail de reconstruction (parfois arbitraire, il est vrai) des différentes traditions liturgiques à partir des textes réellement en usage au Moyen Âge, et l’abondante documentation archéologique. On ne pouvait évidemment demander à l’éditeur des *Constitutions apostoliques* de sacrifier ce type de sources, mais il aurait pu les mettre en perspective de façon plus prudente. D’autre part, l’homme de foi laisse transparaître souvent sa nostalgie d’une période où la liturgie avait sa valeur théologique propre : on pouvait penser à une approche plus centrée sur les faits que sur le sens, même pour un public croyant et dans un but pratique.

II. – UN OUVRAGE DE VULGARISATION PROTESTANT SUR LA LITURGIE BAPTISMALE

S. Anita Stauffer, *On Baptismal Fonts: Ancient and Modern* (Alcuin / Grow Liturgical Study 29-30), Grove Books, Nottingham, 1994, 73 p.

S. Anita Stauffer appartient au bureau d'études liturgiques de la Fédération Luthérienne mondiale qui a son siège à Genève. Son but est donc de rechercher dans le passé paléochrétien la manière d'éclairer et de rénover les rites de la liturgie contemporaine. Ce petit livre n'est pas un ouvrage scientifique, mais l'auteur s'intéresse personnellement aux documents paléochrétiens depuis une dizaine d'années (voir la bibliographie et les correspondances citées en note) ; elle a une certaine expérience d'archéologue (elle a participé en particulier à une mission en Tunisie) et elle tient à affirmer sa rigueur en se limitant à des monuments qu'elle a examinés personnellement – en Occident exclusivement –, sauf pour le baptistère de Doura Europos, le plus ancien connu, qu'elle ne pouvait manquer de mentionner. Elle précise aussi dès l'abord qu'elle s'occupera plus de la cuve baptismale que du baptistère, donc qu'elle négligera souvent le contexte architectural (sans doute parce qu'il est secondaire dans les préoccupations liturgiques modernes).

Le premier chapitre, p. 6-11, intitulé *Water and Baptism*, étudie l'origine, la justification du rite baptismal et sa parenté avec d'autres usages de l'eau (notamment dans les thermes). Il commence par évoquer, avec les textes néotestamentaires et patristiques (Ambroise, Tertullien, Cyprien, Optat et Augustin pour l'Afrique) qui comparent le chrétien à un poisson ne pouvant vivre que dans l'eau, le symbole de la mort du vieil homme et sa renaissance dans l'Eau vive. Ici, l'auteur est encore tributaire d'une interprétation symbolique des thèmes d'iconographie marine, surtout de l'ancre et du poisson, très répandue depuis le XIX^e siècle, et, par exemple, elle surinterprète, dans la note 3 p. 7, une mosaïque célèbre (*Inv. Mos.* II, suppl. 218a) des catacombes de Sousse (catacombes mixtes et longtemps utilisées, et non "early third-century christian catacomb" comme il est affirmé ici), ornée d'une ancre et de poissons. D'autres textes – ou les mêmes auteurs – insistent sur la notion de purification mais en opposant le baptême à un simple bain. Enfin, la cuve baptismale est aussi associée dans le rite pascal à la mort et à la résurrection du Christ, donc comparée à la tombe ou à l'autel du sacrifice (ce qui a des conséquences matérielles, voir *infra*).

La seconde partie du chapitre énumère les différents modes d'administration du baptême : *submersion* totale (qui est le plus complet et symbolique de la mort et de la nouvelle naissance), *immersion* – définie trop précisément par la position de l'adulte agenouillé ou de l'enfant debout avec de l'eau jusqu'aux épaules, qui oblige à ajouter une effusion au-dessus de la tête –, *effusion*, *aspersion*. Il y a souvent confusion entre les deux premiers et les deux derniers termes (la distinction entre effusion et aspersion n'est pas clairement définie ici d'ailleurs). Pour les deux premiers rites, l'auteur remarque que peu de cuves paléochrétiennes sont assez bien conservées et étudiées pour qu'on puisse déterminer la quantité d'eau utilisée. Ce n'est pas exact : on dispose de séries

assez nombreuses pour constater que la profondeur est généralement insuffisante pour la submersion et que l'Eau vive n'est pas employée tellement souvent (la moitié des cuves sont dépourvues d'évacuation, et plus encore, d'alimentation). Mais on sent l'auteur gênée parce que Luther a préconisé le retour à la submersion et que la pratique actuelle tend à la remettre à l'honneur, par opposition à l'effusion symbolique, qui dominait depuis la fin du Moyen Âge.

L'auteur termine en énumérant les éléments nécessaires au rite : le bassin et des escaliers de descente et de remontée pour permettre la descente volontaire, la traversée de l'eau (comme les Hébreux à travers la Mer Rouge) et la sortie, qui symbolisent aussi la descente dans la tombe et la résurrection dans le corps du Christ. En fait, les escaliers ne paraissent pas toujours matériellement nécessaires quand la cuve est peu profonde, mais ils sont tout de même présents presque partout, affirme l'auteur. Là aussi, l'archéologue fera des réserves : les deux escaliers symétriques, s'ils sont fréquents, sont loin d'être la règle (les marches ne sont pas toujours faciles et basses, et paraissent surtout destinées, quand elles ciment le bassin, à restreindre la quantité d'eau nécessaire) et les baptistères ne sont pas tous adaptés, tant s'en faut, au mouvement processionnel décrit ici.

Le deuxième chapitre (p. 12-16) est consacré au *Baptismal Space*, c'est-à-dire à l'emplacement, à l'aménagement du baptistère et à l'évolution de la cuve. L'auteur note le peu de renseignements pratiques pour les premiers siècles (elle se fonde sur les allusions néo-testamentaires et patristiques – surtout l'*Apologie* I de Justin – et sur des textes théoriques comme la *Didachè* et la *Tradition apostolique* dont elle semble ignorer les éditions critiques ou les études modernes, qui mettent en doute les dates traditionnelles, l'origine géographique et la signification normative : voir *supra*) : on paraît ne pas choisir à l'origine entre le recours à l'eau de la nature (mer, lac, fleuve, source) et le bassin artificiel. La première cuve connue, celle de Doura Europos, seul aménagement spécifique de la "maison des chrétiens" (milieu du III^e s.), ressemble à un bassin thermal mais a aussi la forme rectangulaire de la tombe (interprétation qui est privilégiée plus loin p.18) ; elle est protégée par un baldaquin, mais dépourvue d'alimentation et d'évacuation. Il faut attendre ensuite le IV^e siècle, avec l'augmentation du nombre de baptisés, pour voir des baptistères construits dans ce but, salles isolées ou adjointes à l'église, par exemple celui du Latran sous Constantin (cuve ronde) ou celui de Milan sous Ambroise (cuve octogonale). La cuve est généralement, jusqu'au VIII^e siècle, construite dans le sol, dit l'auteur (ce qui n'est pas tout à fait exact : la cuve comporte en général une margelle en saillie, parfois forte, qui, naturellement, a été souvent détruite alors que le reste de la cuve subsiste ; il existe, surtout en Syrie-Palestine, de nombreux bassins monolithes).

D'abord lié à la cathédrale, parce que l'évêque se réserve le baptême, sauf en cas d'urgence (on peut alors avoir recours à l'effusion), le baptistère apparaît vite dans les autres églises qui donneront naissance aux paroisses (l'auteur cite, d'après mes recherches, les églises rurales de la Tunisie, mais la situation varie beaucoup suivant les pays).

L'auteur situe aussi au VIII^e siècle, sauf exceptions (on conserve la cuve à immersion dans certaines régions à titre symbolique), l'abandon du bassin de grande taille pour la cuvette placée au-dessus du sol, parfois réduite depuis le XV^e siècle, à une "tasse à thé" ou à un "lave-doigts", précise-t-elle ironiquement, avec le dédain de la tenante de la tradition ancienne qui croit à l'importance de la quantité d'eau pour la valeur théologique du baptême et s'attache à la rétablir.

L'évolution n'est pas si simple, comme le montrent des études précises, par exemple en Espagne, où du IV^e siècle au VIII^e siècle, on semble avoir changé plusieurs fois de mode d'administration du baptême qui concerne tantôt des adultes, tantôt des enfants, parfois les deux en même temps, en approfondissant progressivement les cuves, en les doublant dans certains cas (grande et petite cuve associées), puis en les diminuant, jusqu'à la cuvette mobile attribuée à la fin de la période wisigothique (voir un chapitre fondamental dans la thèse de Th. Ulbert sur *Frühchristliche Basiliken mit Doppelapsiden auf der iberischen Halbinsel* – non cité ici – et mon compte rendu dans *Jahrbuch für Antike und Christentum*, 1981, et, plus récemment, l'article de Cr. Godoy dans *Actes du XI^e Congrès d'archéologie chrétienne 1986*).

Pour la forme de la cuve, S. A. Stauffer distingue, p.14-15, suivant l'habitude (et en se référant au répertoire déjà ancien de Khatchatrian publié en 1962, dont elle note les lacunes et les erreurs) quatre formes prédominantes : simple (rectangle ou cercle), polygonale (octogonale ou hexagonale), cruciforme ou quadrilobée, polylobée (presque exclusivement réservée à l'Afrique byzantine), auxquelles s'ajoute une catégorie "diverse", mais elle signale d'innombrables variantes (à commencer par la combinaison, suivant le niveau, de plusieurs plans).

Elle souligne aussi, un peu rapidement, p. 15, la variété des formes des baptistères (par exemple, elle signale la présence sporadique d'une absidiole mais ne précise pas son utilisation éventuelle – qui est discutée –) puis passe avec la même rapidité sur les modèles possibles, en rapport avec la double symbolique : salle thermale pour le Latran, mausolée impérial pour le baptistère de Milan – ce qui est vite dit car l'identification de San Vittore, modèle du baptistère ambrosien d'après Mirabella Roberti, est loin d'être acquise –. Mais les différentes formes de plans centrés avaient déjà une longue histoire – et une histoire croisée – à la fois dans l'architecture résidentielle, l'architecture thermale et l'architecture funéraire (je me permets de renvoyer à un rapport sur ce thème au congrès de la Fédération des études anciennes de Québec en 1994). Il est inexact de dire que beaucoup de baptistères ont été construits dans ou sur des thermes comme il est affirmé p. 15. Quand cela se produit, comme à Cimiez, les installations thermales n'ont pas toujours été utilisées.

Même mention superficielle et trop générique du ciborium au-dessus des cuves p. 16 : la fréquence et la forme de ce baldaquin varient beaucoup dans la période paléochrétienne. L'auteur condamne surtout la monumentalité des baldaquins médiévaux qui tendent à occulter aux yeux des fidèles la cuve elle-même, qui devrait être l'essentiel dans l'optique luthérienne.

L'archéologie proprement dite, l'étude des *Early Christian Fonts*, est abordée dans le chapitre 3 qui occupe le cœur du livre (p. 17-44). Après une brève introduction qui invoque le patronage de Krautheimer pour mettre en garde contre la surinterprétation (que l'auteur n'évite pas toujours) et souligne la fréquence des transformations ou modifications pour les bassins, S. A. Stauffer donne ici une quarantaine de descriptions plus ou moins détaillées de cuves classées par forme (les bassins transformés étant classés dans les divers, en dernier).

Commençant par la forme rectangulaire (la plus répandue, dit-elle, aux III^e et IV^e siècles), elle y voit surtout le symbole de la tombe (ce qui est inexact pour les bassins de forme avoisinant le carré, de beaucoup les plus nombreuses), l'auteur cite, après Doura Europos, le "baptistère" de la catacombe de Pontien à Rome. Celui-ci est connu et discuté depuis la découverte par Bosio au début du XVII^e siècle, particulièrement dans la période moderne où l'on doute du baptême dans les catacombes. L'auteur avait consulté le P. Fasola qui avait confirmé l'interprétation baptismale, en proposant une date tardive (les deux peintures au-dessus du bassin – dont un baptême du Christ – ne sont pas antérieures à la période byzantine et peuvent résulter d'une interprétation légendaire du bassin préexistant). Quoi qu'il en soit, ce cas ne doit pas être utilisé pour illustrer l'origine ancienne de la forme et son interprétation symbolique. S. A. Stauffer se réfère en outre, pour la forme rectangulaire, au premier des baptistères d'Aquilée (voir p. 42, où elle ignore la localisation différente [avec une autre forme] proposée par Mgr Menis et généralement acceptée : voir mon compte rendu, *BM*, 1986, p. 351-354) et au baptistère de Zurzach (qu'elle n'a pu examiner : voir p. 44). Naturellement, il y en a bien d'autres qu'elle aurait pu citer, en particulier en Afrique.

Pour les bassins circulaires (dont l'auteur rejette l'interprétation symbolique parfois proposée), S.A. Stauffer cite le baptistère du Latran, dont elle souligne à nouveau la similitude avec un *frigidarium* de thermes (sa documentation lui est fournie par une thèse de théologie de Yale), le baptistère des Orthodoxes à Ravenne (l'auteur retient sans raison la tradition parlant d'une tombe épiscopale sous la cuve), enfin le baptistère de *Mustis* (Le Krib, Tunisie), fouillé depuis les années 1960 mais qui était resté inédit jusqu'à une récente communication au Congrès d'archéologie chrétienne de Bonn (la datation du VI^e s. proposée ici est assez arbitraire puisque l'église a connu plusieurs états). S'ajoutent l'état I présumé de la première cuve (p. 43) et l'état final de la seconde cuve d'Aoste en Italie (p. 44, décrite d'après Ch. Bonnet et R. Perinetti), enfin le deuxième état de la cuve baptismale présumée d'Aquilée.

Pour les bassins polygonaux, dont le symbolisme a été traité souvent par les auteurs médiévaux depuis le poème attribué à Ambroise, commenté p. 24, l'auteur voit le prototype dans le premier baptistère de Milan (S. Stefano alle Fonti), attribué au premier tiers du IV^e s., imité dans S. Giovanni alle Fonti (bâti par Ambroise d'après Mirabella Roberti, plus tôt d'après Krautheimer, sur le modèle, répète l'auteur, du mausolée – hypothétique – de Maximien à San Vittore) ; elle cite aussi Saint-Étienne de Lyon (baptistère au Nord de la

cathédrale, découvert et publié par J.-F. Reynaud) dont elle admet le chauffage par hypocaustes (la date de ces derniers, et leur appartenance, dans ce monument souvent remanié, à l'état baptistère sont discutées), la deuxième cuve, plusieurs fois "rechappée", du baptistère de Genève et la cuve annexe au Nord de la cathédrale (dont il est peu probable qu'elle ait eu une fonction baptismale), Castelseprio (attribué au V^e s.), Fréjus (décrit d'après un auteur américain qui ne signale pas les importantes restaurations de Formigé), Aix-en-Provence, Riez, Riva San Vitale, Varese (dont les cuves superposées illustrent "the decline from paleo-cristian baptismal pools to the Baroque minimalism of tiny monopod fonts"), Cividale (montrant l'usage persistant de l'immersion au VIII^e s. en Italie du Nord).

Dans la catégorie hexagonale (qui symboliserait le sixième jour de la semaine, le vendredi, jour de la mort du Christ), l'auteur signale la cuve du second baptistère d'Aquilée (dans un baptistère octogonal), celle de Grado (remplacée par un bassin médiéval), celle de Cimiez, celle de S. Marcello à Rome, celle de l'église de Dermech I à Carthage (où l'auteur, qui y a travaillé, s'étonne de la forme actuelle grossièrement circulaire du bassin : elle est due aux réparations modernes), celle de Damous el-Karita, à Carthage aussi (dont le rapport avec l'église principale est peu évident dans l'état actuel, comme elle le note avec raison), Lomello en Italie (S.A. Stauffer signale dans les reconstructions successives une banquette où se serait tenu l'évêque), le premier état de la cuve de Sbeitla III en Tunisie (transformée par la suite en bassin quadrilobé au fond : cf. p. 41).

Bizarrement, à cause sans doute du symbolisme funéraire attribué au rectangle, l'auteur a séparé les cuves carrées des rectangulaires, en intercalant entre elles les polygonales : elle signale seulement deux cas tunisiens de cuves carrées : le premier baptistère d'*Uppenna*, celui de l'église d'Hildeguns à Mactar (qui ne surmonterait pas une citerne comme il est indiqué p. 34, mais un égout d'après G. Picard).

Parmi les bassins cruciformes, l'auteur a sélectionné celui de *Thuburbo Majus* (dont deux bras ont été condamnés par la suite), celui de *Bulla Regia* (S.A. Stauffer ne s'interroge pas, curieusement, sur sa présence dans l'église et ne mentionne pas mon hypothèse qui y voit la fosse à reliques de l'autel primitif, quand il était placé à l'Ouest), la cuve – encore inédite – fouillée par les Américains de la grande église dite du Supermarché ou de *Carthagenna* à Carthage (décrite peut-être à tort par L. Ennabli comme une église à deux absides), celle provenant d'El Kantara (*Meninx*) à Djerba, qui a été insérée dans le pavement de la salle du rez-de-chaussée au Musée du Bardo, l'une des deux cuves d'*Acholla* que j'ai publiées, celle de La Skhira ; elle signale en outre le deuxième état de la cuve d'Aoste en Italie.

La forme "quadrilobée" est distinguée (avec raison pour le dessin mais à tort sur le plan symbolique) du plan cruciforme. Une photographie en couleurs illustre la fameuse cuve dite "de Kélibia" au Musée du Bardo (le site de Demna est en fait distant d'une dizaine de kilomètres de *Clupea* : le nom antique du site est inconnu), pour laquelle l'auteur ne prend pas parti sur le motif de la sèche (l'identification s'impose, de préférence à l'abeille, malgré E. Palazzo) mais adopte par contre sans discussion mon interprétation de

l'inscription (dédicace à s. Cyprien) qui reste controversée ; on fera aussi des réserves sur le symbolisme "eucharistique" attribué aux cratères à ceps de vigne du pavement. S.A. Stauffer présente en outre la cuve de Jbel Oust (en Tunisie aussi) et mentionne le second état du bassin de l'église III de Sbeitla (cf. p. 43).

Une catégorie apparentée et datant aussi du VI^e s. est celle des baptistères "polylobés" (dans laquelle a été classée à tort la "cuve de Kélibia"), où les alvéoles sont en nombre plus élevé que quatre : de six à huit. L'auteur considère encore son origine comme un mystère : j'ai proposé pourtant une comparaison avec les tables d'autel polylobées, qui aurait dû retenir son attention en raison du symbolisme et du rapport entre la table de sacrifice et la cuve baptismale. S.A. Stauffer a vu celle d'*Uppenna* (2^e état), la deuxième cuve d'*Acholla*, le bassin de la basilique d'Hergla (décrite dans la thèse encore inédite de T. Ghalia).

Enfin, l'auteur examine le type de Sbeitla (baptistère de "Jucundus" et église de Vitalis) où la cuve oblongue comporte une banquette retrécissant le fond sur ce côté long et un demi-cylindre (où l'officiant pouvait prendre place) de l'autre côté. Une photographie en couleurs de la cuve (restaurée) de Vitalis est reproduite. S.A. Stauffer ne mentionne pas qu'une cuve similaire a été fouillée récemment à Ksar Baroud, dans un autre siège épiscopal situé à une vingtaine de kilomètres à l'Est de Sbeitla.

L'auteur termine par la cuve irrégulière à sept côtés de N.-D. du Brusca près de Grasse, qu'il aurait fallu classer avec les cuves polygonales.

Cette partie archéologique témoigne de visites attentives de l'auteur (qui a pris des mesures et vu des fouilleurs) et d'un travail d'information assez consciencieux (bien que la bibliographie américaine soit à tort privilégiée pour les monuments les plus connus d'Italie). Mais la contrepartie est une sélection assez arbitraire qui ne reflète pas la répartition réelle des types de cuves suivant les régions et les époques et qui résulte, en partie, de la profondeur des bassins (les bassins trop peu profonds ont été éliminés).

Le mélange d'objectivité qui se veut relativement scientifique dans la description et de motivations évidentes en faveur de la renaissance du baptême par immersion aboutit à des choix (notamment en négligeant ou en minimisant le contexte architectural et même les "trajets baptismaux" parce que le lien entre baptême et eucharistie n'est plus perçu dans la liturgie luthérienne) et parfois à des interprétations discutables (comme pour la "traversée de l'eau" qui est liée pourtant aux "trajets baptismaux").

Le dernier chapitre (*Fonts for Today*, p. 45-64) veut tirer les conclusions de l'étude textuelle, symbolique et matérielle des origines du baptême chrétien pour les communautés modernes (c'est la tâche principale de l'auteur dans la vie quotidienne). Elle annonce d'ailleurs d'emblée les principes : 1^o le bassin baptismal a une fonction symbolique et rituelle à la fois ; 2^o il faut privilégier la signification de mort et de résurrection dans le Christ ; 3^o la submersion est le mode idéal du baptême ; 4^o le bassin doit servir à la fois au baptême des adultes et des enfants (d'où une profondeur suffisante pour la submersion, sans

ressembler à une piscine d'enfant et sans distinguer deux profondeurs qui souligneraient la ségrégation entre les deux catégories de baptisés – un “grand” et un “petit” bassin, qui ont pourtant leurs lettres de noblesse paléochrétienne : voir *supra* –). Le chapitre fournit des conseils pratiques et est illustré de photographies et de plans de baptistères modernes (surtout cruciformes), principalement en Angleterre et en Amérique dans des églises luthériennes et anglicanes. Il est conseillé de placer le bassin à l'entrée de l'édifice pour symboliser l'entrée des fidèles baptisés dans l'Église. L'impératif des deux escaliers (fixes ou mobiles) est réaffirmée. Quelques notes amusantes pour le profane (mais nécessaires du point de vue adopté puisqu'il s'agit d'un rite qui peut surprendre, en particulier pour les enfants, et que le baptistère n'est plus isolé pour permettre de pratiquer la nudité totale) sont ajoutées sur la façon dont le ministre doit pratiquer la submersion avec délicatesse (à la rigueur incomplète pour les enfants) et dont les catéchumènes doivent être habillés ou non (nudité pour les enfants, pantalon ou short et tricot sombre pour les adultes qui doivent revêtir ensuite des vêtements blancs).

Cette recension est rédigée à la demande de l'auteur qui réclamait l'avis de l'archéologue. J'ai eu plusieurs fois, en effet, depuis le début de ma carrière, l'occasion de dialoguer avec des liturgistes ou des praticiens de l'aménagement des édifices de culte (voir en dernier lieu le numéro spécial de *la Maison Dieu*, 1993). Le retour aux sources est louable et la volonté de faire renaître les anciens rites, supposés plus communautaires et plus clairement symboliques pour le peuple, toujours sympathique. Mais l'archéologue, même croyant et pratiquant, peut être étonné des préjugés qui président à cette quête suivant les religions : les protestants privilégient la chaire ou l'ambon, certaines confessions, le baptême (en pensant surtout, dans cette nouvelle période de conversion, aux adultes), les catholiques s'intéressent principalement à l'autel (en croyant à tort qu'on célébrait toujours face au peuple). Tous, en voulant refuser la tradition de la post-réforme ou de la contre-réforme et revenir aux origines, commettent des erreurs matérielles et pêchent par une interprétation trop guidée par des préjugés contemporains : la liturgie ancienne était infiniment plus diverse, et les aménagements plus souples – parfois dans la même région malgré des traditions communes – qu'on ne le croit aujourd'hui. Même les plus expérimentés des spécialistes de l'antiquité chrétienne, historiens comme archéologues, ne sauraient fournir la solution que le passé imposerait. On aurait sauvé bien des mobiliers d'église qui avaient leurs lettres de noblesse si on avait lu les Pères, observé les installations anciennes – nombreuses et accessibles au moins à travers les publications –, visité les musées ou les trésors d'églises.

Le volume comprend une bibliographie abondante (p. 62-71) qui reflète les lectures, très mêlées, de l'auteur : des travaux de théologiens ou liturgistes, surtout protestants, des ouvrages de vulgarisation archéologique, parfois discutables, et des études scientifiques où les thèses et articles américains occupent une place considérable (en particulier pour les baptistères italiens), qui ne se justifie que par la langue utilisée.

III. – UN PETIT MANUEL ALLEMAND D'ARCHÉOLOGIE PALÉOCHRÉTIENNE

Guntran Koch, *Frühchristliche Kunst*. Ein Einführung (Urban Taschenbücher n° 453), Kohlhammer, 1995, 168 p., 32 pl.

Cette "introduction" mérite qu'on s'y attarde, d'abord parce qu'elle est l'œuvre d'un historien de l'art confirmé et d'un enseignant expérimenté, ensuite parce qu'un manuel, surtout aussi concentré, est toujours un "tour de force". C'est un test utile de passer en revue, en même temps que l'auteur et ses lecteurs, ses propres connaissances et de voir si elles divergent. On attend en outre avec curiosité, quand on prépare soi-même des instruments de travail comparables (mais moins ambitieux), d'étudier comment sont abordés les écueils, de façon à adopter les solutions trouvées par d'autres, s'il y a lieu, ou à éviter les mêmes périls. Dans ce domaine, la tentative a été faite récemment en anglais, en allemand et en italien (sous des formats et avec des paginations plus conséquents), pas encore en français.

G. Koch, qui enseigne à l'Université de Marburg et qui est surtout connu comme spécialiste des sarcophages, livre donc ce petit manuel d'art "paléochrétien" dans une collection de poche, spécialisée plutôt dans l'histoire des religions et la théologie. Il se place au niveau du "proséminaire", qu'il assure dans cette université (sur l'architecture paléochrétienne).

L'ambition est d'ailleurs plus large que le titre puisque l'auteur traite en 168 pages (y compris la bibliographie, assez abondante, p. 147-162, et un index topographique, p. 165-168) de l'art à l'époque chrétienne (grosso modo entre 200 et 600 comme il est expliqué p. 8-9) et non de l'art proprement chrétien (cf. p. 163). Il n'a donc exclu aucun des aspects profanes de l'architecture de cette période et veut couvrir tous les matériaux de support artistique. Malgré une rédaction très dense, presque télégraphique à certains moments, et l'emploi de caractères serrés, le pari est difficile à tenir. On en est réduit souvent à une simple énumération de monuments, et certaines affirmations sont si rapides qu'elles en deviennent approximatives.

Pourtant il faut souligner que l'information de l'auteur, qui a disposé de bibliothèques bien pourvues, est tout à fait à jour. Il tend à privilégier dans la bibliographie les dictionnaires (principalement le *Reallexikon für Antike und Christentum* et le *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*), les ouvrages de synthèse, naturellement surtout en allemand, par exemple ceux de Brenk (1977) et d'Effenberger (1986) – d'ailleurs de bonne qualité –, et les catalogues d'exposition, plus faciles à aborder par le grand public et les étudiants, et bien illustrés. Mais il cite presque toujours les travaux de détail récents qui permettent une approche plus spécialisée.

L'auteur fournit d'abord, après l'introduction, une chronologie de base (p. 10-14), puis (p. 14-16) une brève histoire de la recherche qui donne la première place à l'archéologie chrétienne de Rome et mentionne surtout, après les grands ancêtres italiens, les principaux archéologues allemands jusqu'à Dölger. Suit (p. 17-18) une liste des grandes revues, des dictionnaires et des manuels ou ouvrages d'initiation cités désormais en abrégé.

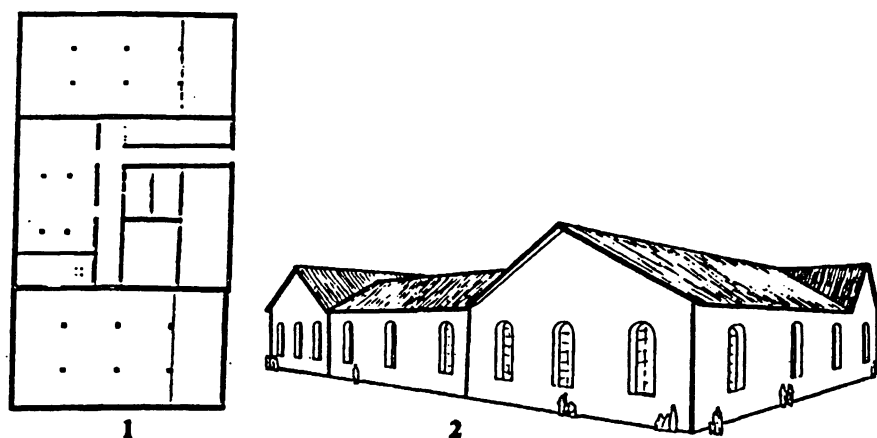


Fig. 1. – Ensemble « théodosien » d'Aquilée. Plan (1) et axonométrie (2) d'après Koch.

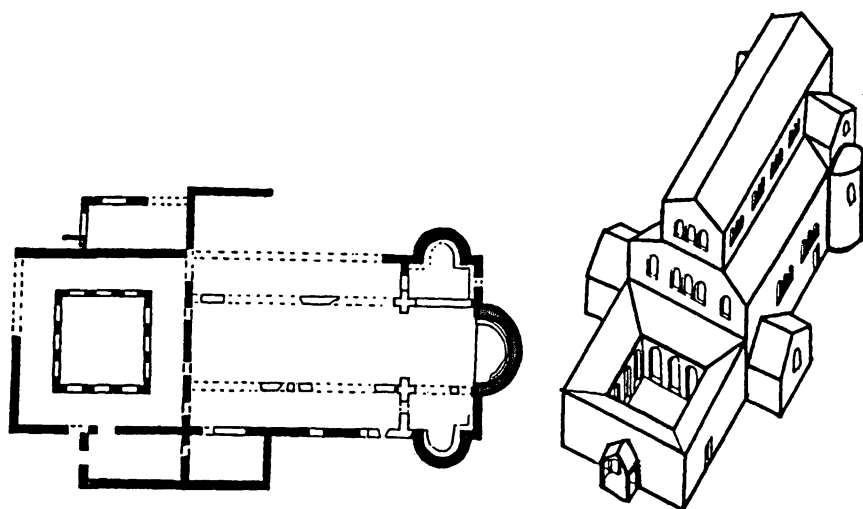


Fig. 2. – Église à transept absidé d'Arapaj près de Dürres (Albanie). Plan et axonométrie d'après Koch.

Passant à l'*architecture*, près avoir défini les différences entre les besoins des chrétiens et la tradition des édifices de culte païens, G. Koch rappelle qu'après une période de réunions dans des maisons ou des locaux privés, l'art chrétien doit commencer autour de 200, mais que les témoignages matériels sont rares (il laisse entendre que les sources littéraires et épigraphiques – en partie précisées p. 22 et p. 149 – sont plus nombreuses, ce qui est optimiste). En évoquant le problème des *tituli* romains et de la *Domus-ecclesia* (p. 19-20), Koch semble, avec des nuances, rester fidèle à la théorie de la continuité de Kirsch, malgré les critiques de Ch. Pietri, qui n'est pas cité. Après la maison de Doura Europos, décrite de façon assez détaillée (p. 20 et fig. 1), Koch évoque comme monuments préconstantiniens l'oratoire I de Salone (dont je pense l'aménagement [fig. 2] tardif, au contraire, d'après le niveau), les premiers édifices de Meriamlik en Asie Mineure et de Philippes (dont la datation préconstantinienne n'est pas assurée), mais il refuse les hypothèses de Kähler pour la maison chrétienne d'Herculanum et doute de celle des franciscains pour Capharnaüm ; il rattache aussi à cette architecture chrétienne primitive le groupe épiscopal d'Aquilée (dont il fournit, je crois pour la première fois, fig. 3 = notre fig. 1, une axonométrie sommaire, discutable pour la couverture des chevets) ; on regrettera l'absence de bibliographie détaillée pour ce témoignage insigne ; p. 97, Koch semble accepter l'hypothèse ancienne d'un édifice antérieur christianisé, qui est généralement abandonnée depuis la démonstration de M. Mirabella Roberti, mais qui vient d'être relancée par S. Ristow, *J.f.A.C.*, 1994).

Dans la période constantinienne (p. 24-31), le prototype de la basilique paraît être la cathédrale de Rome (fig. 4), *basilica Constantiniana*, qualifiée ici de "Salvatorkirche" : cette dédicace primitive supposée au Sauveur (cf. encore p. 32, 51) paraît résulter, comme pour bien d'autres églises, d'une mauvaise interprétation de la formule de dédicace *in nomine Christi* (en fait les églises n'avaient pas de titulaire dans un premier moment). Sont évoquées aussi, p. 27-28 et fig. 7, les "basiliques cirquiformes" de Rome, qualifiées de "Zömeterialbasiliken" ; implicitement, Koch se rallie, p. 36, à l'explication de Krautheimer, que celui-ci a regrettée ensuite et qui est peu vraisemblable : il s'agirait de lieux d'inhumation et d'abris pour les festins funéraires, sans utilisation liturgique (cf. p. 51 : petite lacune, la découverte récente d'une sixième basilique – vraiment cimétériale en apparence – à Callixte n'est pas signalée ; il n'y a pas de bibliographie spécialisée pour cette catégorie d'églises qui a suscité une littérature abondante, sauf la mention inutile, p. 149, d'une regrettable intervention de Torelli au colloque de Milan de 1990). La célèbre basilique d'Orléansville-El Asnam (qui s'appelle maintenant Chlif ou Chlef, du nom du fleuve) est bien la première datée avec certitude de 324, mais l'inscription qui date la fondation peut avoir été insérée dans un pavement plus tardif (hypothèse de P.-A. Février). L'auteur souligne la variété des formes déjà utilisées à Rome, Constantinople, Antioche, à Jérusalem et en Terre sainte pour les édifices commémoratifs. Il donne un schéma classique de l'Anastasis, fig. 8, mais sans rappeler qu'il est hypothétique.

L'auteur étudie, après ce bref historique, la *forme basilicale* (p. 32-37). En fait on ne peut réserver ce nom, même dans l'usage moderne, à des édifices à

plusieurs nefs comme il est dit p. 32. L'auteur aborde assez tardivement, p. 34 – et très brièvement – le problème, autrefois dominant dans les manuels, de l'origine de la basilique chrétienne (il passe d'ailleurs sous silence l'abondante littérature) : avec bon sens il se rallie aux arguments déjà avancés par Alberti à la Renaissance en faveur de la continuité des formes, mais il admet, pour la mise au point à l'époque constantinienne, l'intervention éventuelle d'architectes impériaux.

Dans les variantes, G. Koch mentionne "in manchen Gegenden" des voûtes en berceau, que je vois au contraire assez rares à cette époque ancienne et qui résultent souvent d'un remaniement. Le transept ne paraît pas non plus si banal qu'il est dit, et le problème de sa raison d'être est trop vite "évacué", p.35. Personnellement, je distinguerais le petit groupe épirote d'églises à chevet triconque (auquel s'ajoute, outre Gortyne en Crète et Karabel en Lycie, un exemple à Classe et un à Iunca en Tunisie, non cités ici), des véritables triconques dalmates et du type de chevet égyptien décrit en même temps p. 35 : dans le modèle épirote il s'agit d'un vaisseau transversal devant l'abside se terminant par deux absidioles (cf. Arapaj, fig. 12 = notre fig. 2 : la restitution des toitures est discutable), donc plutôt d'un transept. Ne sont pas mentionnées les églises à conques latérales éloignées du chevet (Caricin Grad, Kursumlja), dites aussi "triconques", qui inspireront une partie de l'architecture serbe médiévale. Je ne classerais pas (cf. p. 36) Sainte-Sophie parmi les avatars de la basilique à tour-lanterne puis à coupole : on assiste dans cette période à une véritable mutation dans les techniques de couverture et les formes. Les "basiliques-écrin" du type de l'Anastasis, de Bethléem, du Dom de Trèves ne sont pas de simples variantes de chevet (p. 36-37), mais une catégorie à part, apparentée à certains plans cruciformes (Qalaat-Seman) ou avec rotonde incorporée (Rouen, église nord ?) et ont une importante descendance médiévale.

L'énumération des formes de *bâtiments à plan centré*, p. 37-40 aborde (avec une erreur matérielle : "trikonchos", p. 38, au lieu de *tetragonchos* – cf. fig. 15 et 17 –) la série des tétraconques à déambulatoire pour la série des églises balkaniques et syriennes ; il manque la mention de Canosa et de l'église rouge de Peruchitzja ; elle aurait pu s'accompagner d'une étude des fonctions : ne sont pas clairement distinguées les églises martyriales ou mémoriales (voir plus loin p. 83 ss), les cathédrales éventuelles (c'est le problème des grands tétraconques) et les autres édifices. Les grandes mutations, d'abord de l'époque justinienne puis de la période médio-byzantine, envisagées comme un simple développement de formes paléochrétiennes, me paraissent insuffisamment dégagées pour des étudiants (cf. mes réserves pour Sainte-Sophie).

Les formes de *baptistères*, considérées comme des dérivations des plans de salles thermales ou de mausolées, sont également énumérées très rapidement, p. 40-41. Les différences régionales, en particulier pour la localisation et la monumentalisation, ne sont pas évoquées. C'est beaucoup simplifier une évolution infiniment complexe et variable (cf. le cas de l'Espagne) que de considérer que le baptême des adultes cesse au VI^e siècle. Un classement chronologique et régional des formes de bassins aurait pu être esquissé : la

forme cruciforme avec deux escaliers à l'Ouest et à l'Est est loin d'être généralisée ("häufig" p. 40).

Le problème de l'installation d'églises dans des édifices anciens (surtout temples et thermes) est abordé un peu plus longuement, p. 41-44. Ne sont pas envisagés les problèmes spécifiques des *cellae* de temple de petite taille (transformées plusieurs fois en baptistères en Afrique) et l'installation d'églises dans les cours de temples (Baalbeck, Afrique du Nord). On lit avec plaisir que Saint-Georges de Salonique n'est plus considéré comme le mausolée de Galère transformé en église ; l'hypothèse d'un temple de Zeus est plus vraisemblable mais reste une hypothèse. Sont privilégiés les exemples orientaux et romains et, dans l'abondante littérature spécialisée, n'est cité, p. 149-150, qu'un résumé de la thèse de Vaes.

Pour l'étude des *parties de la basilique* (p. 44-48), l'auteur se contente, avec raison, de définitions illustrées de quelques exemples et de croquis utiles (dus, si je comprends bien, à la plume d'A.-L. Koch). Je contesterais, p. 45, l'attribution à l'Afrique du Nord d'une série importante d'églises à tribunes : il s'agit d'un des sujets préférés de Christern (cf. sa communication au Congrès de 1965 à Trèves), mais il doit y avoir une dizaine de cas indiscutables, dont plusieurs dans des forteresses où la place est mesurée (Haïdra et Timgad). L'interprétation des tribunes comme "gynécées" résulte de la projection d'un usage byzantin plus tardif. De même, les pièces de chevet (que nous appelons par convention "sacristies") ne doivent plus être qualifiées de "pastophories" (avec *prothesis* au Nord et *diakonikon* au Sud) comme il est indiqué pour l'Asie Mineure et les Balkans p. 48. Cette théorie résulte également d'une projection de rites byzantins plus tardifs, dont je n'ai trouvé aucune justification archéologique, du moins pour le VI^e siècle (beaucoup d'archéologues, dont certains disparus comme Christern et Février, partagent maintenant cette réserve, et il ne faudrait pas perpétuer des interprétations périmées).

P. 48- 51, l'étude des *installations liturgiques* prend aussi la forme d'un glossaire, avec des définitions à peine rédigées et quelques exemples. Les définitions, très concentrées, sont souvent habiles mais parfois inexactes quand la généralisation est trop grande : il faut habituer tout de suite les étudiants à la très grande diversité des solutions adoptées.

- *Ambon*. L'emplacement indiqué (en dehors du chancel, dans la nef centrale, dans l'axe ou, "principalement", au Sud) ne concerne qu'une partie des Balkans et de la région égéenne. Même dans cette région, il existe des provinces ecclésiastiques où l'ambon est au Nord (voir la démonstration de Sodini, puis le livre de Jakobs en 1986 : cf. mon compte rendu dans *BM* 1987). L'ambon est à l'intérieur du chancel en Cyrénaïque, "projeté" (en liaison immédiate avec le chancel, et d'usage tardif) en Arabie et en Palestine (au Nord ou au Sud suivant les provinces), de même sans doute en Dalmatie avec un système un peu différent ; la tribune, basse, est reliée au chancel par une passerelle (*solea*) dans le patriarcat d'Aquilée et, semble-t-il, en Gaule (Genève, Rhénanie). L'ambon fixe semble ne pas exister en Afrique (en dehors d'une influence byzantine sur la Tripolitaine) ni en Espagne. En outre, deux ambons (l'un lié au chancel, l'autre en dehors) coexistent dans plusieurs églises à Philippos de

Macédoine. Il faudrait enfin rappeler ici l'existence du "bêma syrien" en Syrie du Nord (voir fig. 25, 1), celle en Phénicie de l'enceinte avancée servant peut-être aux lectures et aux chantres ; en Phénicie, en Palestine et en Arabie, des tables doubles à l'entrée du chancel, dont la fonction n'est pas établie avec certitude.

- *Templon* (chancel haut avec porte centrale honorifique, définie comme "porte royale" suivant la terminologie du théâtre antique et de l'iconostase byzantine). Ce type d'installation n'existe pas partout et, même en Grèce, résulte de remaniements tardifs (VI^e et surtout VII^e siècles comme Sodini l'a montré pour Alikí à Thasos).

- *Autel*. Les variations de l'emplacement ne sont pas suggérées. L'autel est défini comme une table portée par quatre pieds ou plus, et le reliquaire est dit "souvent" placé dans la base au milieu. Les autres formes de tables (en sigma par exemple) et de support ("autel-caisse", "autel-cippe", pied unique) ne sont pas mentionnées. Le reliquaire peut être dans le pied (Espagne, Gaule parfois, Arabie dans la dernière époque), sous la base (Afrique, Balkans, Arabie-Palestine dans la deuxième époque), mais aussi en dehors de l'autel, comme il est mentionné ailleurs (Syrie et probablement Arabie-Palestine à l'origine).

- *Synthronon* : outre le synthronon dans l'abside; on devrait citer le "synthronon rectangulaire" (des deux côtés de l'autel) figuré sur un croquis pour la Grèce, fig. 21,2.

- *Tables secondaires* : n'est citée pour ces tables qu'une fonction de table d'offrande, alors qu'il existe des autels secondaires dès l'époque paléochrétienne dans certaines régions (à commencer par le Latran qui avait sept autels) et qu'ailleurs (notamment en Phénicie, Syrie, Arabie et Palestine) la fonction des tables en bordure du chancel est incertaine (voir *supra*). Le rebord sculpté n'est pas réservé, comme il est dit, à ces tables secondaires, au contraire (voir une interprétation plus nuancée, p. 121).

Koch distingue avec raison du matériel importé (mais il faut y comprendre "le plus souvent" et non comme il est dit "peut-être aussi" la table d'autel : c'est souvent la seule pièce en marbre dans les églises d'Afrique et de Dalmatie) et des fabrications locales. On s'attendrait à voir citer, comme source fréquente de la première catégorie, les carrières de Thasos à côté du Proconnèse. Pour une fois, l'auteur détaille la composition de la cargaison de matériel de Proconnèse fourni pour une église, trouvée à Marzamemi sur les côtes de Sicile, dont il retient comme destination possible l'Italie et les Balkans, plutôt que l'Afrique comme on le proposait (j'objectais que l'ambon compris dans ce chargement n'était pas un usage africain).

La section suivante passe en revue, à vitesse éclair (p. 51-57), les variations de l'architecture chrétienne dans les différentes régions. Il s'agit d'une énumération de formes, avec indication des matériaux des murs ou du décor, peu utilisable sans recours à la bonne bibliographie des p. 150-152 (où il y a peu de lacunes concernant des travaux récents : j'aurais peut-être préféré A. Terry à Russo pour le décor de Porec, p. 150). Voici quelques remarques de fond et de détail.

Pour *Rome* (p. 51-52), l'occidentation des basiliques les plus anciennes n'est pas rappelée, et une évolution dans le temps n'est pas envisagée (abside polygonale de S. Giovanni in Porta Latina, considérée par Krautheimer comme une influence byzantine, introduction de tribunes à Sainte-Agnès, etc). Il me semble qu'il aurait fallu mieux définir la forme, qualifiée de particulière, de S. Stefano Rotondo (combinaison de rotonde et d'édifice cruciforme) qui vient d'être réétudiée, dans la mesure où sont données sur une planche (pl. 5) une vue intérieure et une vue extérieure.

La péninsule balkanique et l'Égée sont traitées en bloc, sans distinguer les régions, p. 53. Or l'architecture de Pannonie, celle de Dalmatie (certes avec des influences orientales à l'époque byzantine) n'ont guère de rapport avec celle de l'Égée. Voir plus haut pour les chevets triconques, évoqués ici aussi.

Constantinople (p. 53-54) est encore traité plus rapidement que Rome, peut-être parce que Sainte-Sophie est évoqué ailleurs, d'ailleurs vite aussi (p. 36). Une place, proportionnellement importante au contraire, est faite à Saint-Jean Stoudios et au décor de Saint-Polyeucte.

Syrie-Palestine-Arabie (p. 54-56). La présence d'un reliquaire exposé dans la pièce voisine au Sud de l'abside est évoquée comme une règle générale (un peu nuancée : "meist", p. 84), alors qu'elle ne vaut que pour la Syrie du Nord : le reliquaire est au Nord en Apamène et l'évolution est encore plus complexe en Arabie-Palestine où le reliquaire principal finit par être placé dans l'autel central.

Afrique (p. 56) : la tour-lanterne qui surmonte "manchmal" la nef centrale me semble être une généralisation hâtive de quelques reconstitutions proposées par Christern pour Carthage.

Afrique et Espagne (p. 57) : le rôle funéraire de la contre-abside évoqué comme une règle générale ne tient pas compte des nombreuses variations que Ulbert et moi-même avons longuement analysées.

Monastères et sanctuaires de pèlerinage (p. 57-61). Dans le type érémitique, avec peu de moines prêtres, par exemple aux *Kellia*, ce n'est pas l'église qui domine comme il est suggéré p. 59. Une place relativement importante est faite aux sanctuaires de pèlerinage, sur lesquels on a beaucoup travaillé ces années dernières (Qalaat Seman, Saint-Ménas, Tébessa) et dont traitait, en particulier, le congrès d'archéologie chrétienne de Bonn en 1991. Je signale ce que je crois une coquille p. 61 pour Tébessa : Christern propose comme date "um 400" non "um 500" (date tardive préférée par Ballu et Gsell, reprise récemment - à tort selon moi - pour le décor par Chr. Strube, qui n'est pas citée dans la bibliographie).

L'auteur a consacré une section à l'*architecture profane*, relativement importante pour la pagination totale du livre (p. 62-78), mais insuffisante pour la multitude de problèmes abordés. D'une façon générale, l'Occident (en dehors de la région rhénane et de l'Albanie où Koch a beaucoup travaillé) est sacrifié dans ces tableaux rapides, au profit de l'Asie Mineure et de la Syrie où

les exemples en élévation sont évidemment plus spectaculaires mais souvent moins familiers au lecteur.

- *Urbanisme*. Naturellement, pour montrer la continuité de l'urbanisme romain et ses ambitions renouvelées, l'A. insiste sur la nouvelle ville de Constantinople, mais cite aussi comme fondations nouvelles ou créations Caričin Grad (*Justiniana Prima*, avec une place centrale ronde), *Zenobia* sur l'Euphrate (de plan irrégulier pour s'adapter aux lieux : est utilisé le livre de Lauffray) et Resafa-*Sergiopolis* (de plan au contraire rectangulaire). Il mentionne la rénovation de *Dyrrachium* sous Anastase (proposant de dater de cette époque une place ronde, prise un temps et à tort pour un édifice).

- *Rues, places, colonnes, arcs*. Koch considère que l'aspect des rues (en particulier à portiques) ne change pas, ce qui est vite dit car les empiètements sur le terrain public sont caractéristiques de bien des évolutions tardives, et la reconstruction des grandes colonnades après les séismes révèle une conception simplifiée de l'architecture monumentale. Sont évoqués, à la fin de la série d'arc impériaux décorés de reliefs, l'arc de Galère à Salonique et celui de Constantin à Rome, qui n'auraient pas eu de descendance. L'auteur insiste surtout sur les colonnes honorifiques qui prennent la suite à Constantinople de celles de Trajan et de Marc-Aurèle, et cite les quatre colonnes d'Ephèse (sans rappeler l'existence de plusieurs dispositifs comparables datant de l'époque tétrarchique).

- *Murs et fortifications*. L'antiquité tardive est la période par excellence de restauration des anciennes murailles urbaines quand elles existaient, de la construction de murs neufs pour les villes ouvertes, par exemple à Rome, mais aussi des "villes restreintes" enserrant seulement un quartier central dans la fortification. L'interprétation de ces dernières (villes restreintes ou citadelles ?) n'est pas abordée, d'autant plus que, si des exemples orientaux sont donnés (et celui du mur médian byzantin de *Byllis* en Albanie), n'est pas évoqué le cas de la Gaule.

L'auteur énumère aussi quelques plans de forteresses du Bas-Empire et d'époque byzantine (illustrés par le plan et une axonométrie de Vig en Albanie), en disant trop vaguement que rien ne distingue véritablement l'art défensif de l'Antiquité tardive des périodes antérieures. Ce n'est pas exact, en particulier pour la structure des portes, le plan et de la distribution des tours, et il existe, en fonction des exigences défensives nouvelles – parfois définies par des traités techniques qui nous sont parvenus – et de l'évolution des machines de guerre, au moins une architecture assez caractéristique de la période tétrarchique (malgré les réserves de M. Reddé dans *AnTard* 3) et une de l'époque byzantine (en particulier en Afrique du Nord).

- *Palais, maisons, hippodromes* (p. 68-73). L'A. traite successivement des maisons d'habitation (en insistant sur la Cilicie et le massif calcaire de Syrie), des villas (exemples de Piazza Armerina, Konz et Welschbillig près de Trèves, Akkale en Cilicie ; Split et Gamzigrad en Serbie pour les "villas de retraite" des empereurs), des palais privés (il cite les trois ruines partiellement dégagées à Constantinople, un exemple d'Ephèse) et des palais impériaux. Il a tendance à mettre l'accent sur la continuité des plans de maisons et de villas (villas à

péristyle et façades à portiques avec retours d'angle), sans marquer l'introduction de nouvelles formes (surtout les salles à absides et les salles à manger adaptées au stibadium, notamment le triconque). Pour les palais impériaux, il affirme à la fois que le modèle commun est le Palatin (d'où la liaison avec l'hippodrome qui est considérée comme un fait acquis dans presque tous les cas, malgré mes critiques) et, avec raison, qu'il n'y a pas de plan général pour ces ensembles de bâtiments divers groupés dans une enceinte. Il note l'influence des palais impériaux sur les palais privés et épiscopaux, mais il la voit surtout dans l'introduction d'une grande salle de réception de plan centré, qui est plutôt rare et tardive alors que cette forme est assez répandue pour les vestibules et que dominant pour les salles de prestige le plan basilical et le triconque. Il me semble difficile, dans l'état actuel des fouilles, d'affirmer l'existence à Salonique d'une salle de réception basilicale analogue à celle de Trèves, et il n'est pas sûr que l'octogone, orienté en sens inverse, ait un usage profane. On est un peu surpris de voir l'agglomération récemment fouillée à Gamzigrad (*Romuliana*, non pas *Felix Romuliana* : *felix* est une acclamation) qualifiée de villa de retraite de Galère et placée dans la même catégorie que Split, suivant la thèse de Dr. Srejović. Dans la bibliographie (p. 152-153), dominent les articles de dictionnaires et de catalogues d'exposition, au détriment des études critiques, importantes dans ce domaine si discuté.

- *Travaux hydrauliques* (p. 73-76). Après avoir traité des aqueducs nouveaux ou réparés, l'auteur insiste avec raison sur les grandes citernes d'époque byzantine, surtout celles de Constantinople. Il souligne que l'usage des grands thermes publics n'a pas cessé. On est un peu surpris de le voir citer comme exemple de construction tardive les thermes de Carthage, qui sont du II^e siècle (mais qui ont connu une phase finale très restreinte) et mentionner l'hypothèse qui fait de la phase valentinienne des Kaiserthermen de Trèves un *praetorium*, qui s'explique parce qu'on cherchait au début du siècle un emplacement pour le *consistorium aulicum*.

- *Bâtiments utilitaires* (p. 76-77). L'auteur ne voit pas de basilique civile du Bas-Empire à citer : il existe au moins celle de Djémila et la reconstruction de celle de Sabratha, transformée par la suite en église, maintenant bien étudiée (*Excavations at Sabratha*, I, éd. par Kenrick et mon compte rendu de la *RÉAug* 1987). Après avoir mentionné les boutiques et ateliers de Sardis, il insiste sur les *horrea* publics de Trèves (on a fouillé aussi ceux de Sirmium construits au IV^e siècle et bien d'autres). On s'étonne de lire que les huileries sont surtout connues en Cilicie et Syrie du Nord (est cité l'ouvrage de Callot) : on s'attend à voir mentionnées les innombrables huileries de cette époque en Afrique du Nord, notamment les vastes installations, quasi industrielles, de la région de Kasserine et Tébessa.

- *Routes et ponts*. la coloration orientale du manuel est frappante : en dehors du pont de Trèves, plus ancien, ne sont cités que des exemples orientaux. Ne sont pas abordés le problème de la signification des émissions de milliaires (encore fréquents au IV^e siècle : commémoration de véritables rénovations ou simples hommages à l'empereur ?), ni celui de la réorganisation du réseau

routier (par exemple la *Strata Diocletiana* en Syrie-Jordanie) en fonction du nouveau système de défense.

Vient ensuite une section consacrée aux *cimetières* (p. 78- 84). Après une introduction sur les modes de sépulture (incinération puis inhumation), sont données quelques indications sur les catacombes (on aurait pu en fournir, pour Rome, la liste et une carte), puis est abordée très rapidement la typologie des mausolées monumentaux. On regrette de voir conservée l'hypothèse de Schlunk qui voyait dans le monument de Centcelles, près de Tarragone, le mausolée de l'empereur Constant, alors que l'environnement plaide en faveur d'une salle de réception (dont justement Koch admet plus haut la fréquence dans les palais et villas : la question est traitée avec plus de nuance p. 89 mais je ferai des réserves sur la "crypte" comme preuve d'un usage funéraire). Il est peut-être discutable de réserver ici une section aux monuments martyriaux, en tout cas aux cénotaphes et aux reliques : les exemples donnés sont pour partie des noyaux de monuments culturels, dont l'évolution a déjà été évoquée avec l'architecture, pour partie des installations liturgiques (présentation des reliquaires monumentaux en Syrie) dont il a déjà été question. Il n'est pas fait allusion par contre, pour les sépultures ordinaires, aux aménagements pour repas funéraires et offrandes (*mensae* des catacombes) : la *triclia* de San Sebastiano (fig. 38,2) rentre cependant dans une série, représentée aussi dans les tombes païennes de ce même site. Je ne présenterais pas, pour ma part, sans point d'interrogation la niche retrouvée sous Saint-Pierre (fig. 38,1) comme la "Memoria des Petrus (um 200)".

G. Koch passe ensuite au *décor et aux arts mineurs*. Pour l'iconographie, il suppose à l'origine un refus des images hérité du Judaïsme, qui fait place dès 200 à l'acceptation de la tradition gréco-romaine et à la naissance d'une iconographie chrétienne. Méthodologiquement, il attire l'attention sur la disproportion, explicable mais trompeuse, existant entre mosaïque de sol et décor des murs dans les renseignements fournis par l'archéologie.

La *peinture*, même des catacombes, est abordée allusivement (p. 86-88) et sans discussion véritable du problème chronologique ; il semble que Koch adhère à la tradition, très contestée, des datations hautes puisqu'il fait débiter la peinture des catacombes vers 200 (il ne cite pas, par exemple, les discussions du congrès de Rome en 1975).

Pour la *mosaïque murale* (p. 88-93), les exemples conservés sont plus nombreux : ici, on trouvera quelques descriptions presque détaillées (par exemple pour les absides romaines et S. Maria Maggiore). De même pour le décor en *opus sectile* (l'auteur s'attarde, p. 93-94, sur la basilique de Junius Bassus, l'édifice d'Ostie, les plaques de Kenchreai).

La *mosaïque de pavement*, surtout si on inclut les édifices profanes, offre un répertoire et une bibliographie tellement riches qu'on peut difficilement les survoler (p. 95-97 et p. 155 : ne sont signalés que le corpus de Grèce et celui d'Antioche, outre les livres de P. Donceel-Voûte, A. Ovadia et M. Piccirillo). Là encore, l'Orient est favorisé et, dans ces conditions, on s'étonne que l'auteur regrette que les sols des églises soient rarement datés : c'est généralement le cas, au contraire, en Syrie-Palestine. J'aurais, pour ma part,

insisté clairement, p. 96, sur la présence de scènes profanes dans les églises. Un bon paragraphe est consacré, p. 97-98, au domaine plus restreint de la "mosaïque funéraire".

Pour les *tableaux de chevalet* (p. 98-99), sont pris en considération surtout les icônes du Sinaï et les plus tardifs des "portraits de momies". Pour les *miniatures* (p. 99-101), peu nombreuses pour l'époque ancienne, sont énumérés les principaux manuscrits illustrés, testamentaires ou profanes.

Une section importante, et peut-être disproportionnée dans l'économie du livre, est évidemment réservée aux *sarcophages* (p. 102-117). Koch remarque que, si les sarcophages chrétiens sont notoirement moins nombreux que les païens, et surtout occidentaux, c'est que la mode du sarcophage sculpté a passé assez vite à partir du IV^e siècle, surtout en Orient. Peut-être est-ce un peu rapide : en Occident, l'évolution a été très contrastée comme Février le rappelait, à propos de la Provence et de l'Aquitaine. Après une étude de la fabrication (et des emplois), des matières, des formes de cuves et de couvercle, des types décoratifs (illustrés par une planche de dessins), du mode de travail des sculpteurs romains (théorie Eichner des ateliers travaillant en série, avec différentes phases de finition), de la peinture des reliefs, de la commande ou de l'achat en magasin, des exportations et de l'utilisation des sarcophages, des problèmes chronologiques, sont étudiées topographiquement les différentes productions de Rome, Ravenne, Constantinople et des provinces (y compris les sarcophages de plomb de Syrie-Palestine). Koch ne tranche pas le problème d'Arles et de Marseille (il fait allusion à la fois à des importations de Rome et à des imitations) ; il opte pour la datation haute des sarcophages du Sud-Ouest de la Gaule, récemment repropo­sée au colloque de Genève en 1991 (*AnTard*, 1, 1993).

Pour la *sculpture* en ronde bosse et les autres reliefs (p. 118-122), sont passés en revue les petites statuettes (par exemple, le groupe de Cleveland, pour lequel est adoptée une datation haute, au III^e siècle, qui est discutable : il n'est pas fait allusion aux discussions passionnées des années 70 sur l'authenticité et la date ; ne sont pas mentionnées, d'autre part, les sculptures païennes analogues, par exemple celles de Saint-Georges de Montagne en France), les reliefs historiques (de l'arc de Constantin aux colonnes de Constantinople, avec aussi les bases de Porphyrios), les reliefs chrétiens (surtout de Constantinople, par contre ne sont pas mentionnés les reliefs syriens de Syméon Stylite), les portraits, essentiellement impériaux, mais aussi de sages ou philosophes et de notables (surtout en Asie Mineure). L'étude de cette production, très disparate et inégalement conservée, se termine par les rebords de tables "à astragale" : Koch ne se prononce pas sur la destination (il admet un usage profane ou dans les églises, mais il ne parle pas d'autels), mais il adopte, à mon sens à tort, la datation unitaire à l'époque théodosienne proposée récemment, à la suite de Kitzinger, par Mme Dresken-Weiland. Un petit paragraphe (p. 122) est réservé ensuite aux *reliquaires*, essentiellement de type oriental. Les reliquaires à huile qui sont décrits (où l'on recueille l'huile sur le côté) ne représentent pas la majorité (cf. un recensement récent sous la direction de Sodini) : l'usage des petits reliquaires à trou sur le couvercle (fig. 44, 1), plus nombreux, est différent. Il n'est pas question d'autres séries (par exemple à

décor géométrique en Afrique du Nord) ni d'autres matières que la pierre (par exemple la terre cuite). Puis sont traités (p. 122-123) les *décor d'inscriptions* monumentales (inscriptions damasiennes de Rome) et funéraires (Asie Mineure, décors gravés de Rome, Aquilée, Gaule), non l'épigraphie elle-même. La section sculpture s'achève par la *sculpture sur bois* (p. 124) : il s'agit essentiellement des portes de Sainte-Sabine. Il n'est pas fait allusion au riche décor en bois des églises égyptiennes, sans doute parce que la sculpture architecturale – mais aussi l'art "copte" où la sculpture sur pierre est fort répandue aussi – n'occupent qu'une place restreinte dans ce manuel (voir cependant plus bas pour les objets).

On passe ensuite, p. 125-142, au "Klein Kunst" (qui ne correspond pas à l'expression française "arts mineurs"). Méthodologiquement, Koch met en garde contre les écueils classiques des études traditionnelles d'histoire de l'art : la difficile identification des ateliers de fabrication qui peuvent se déplacer et ne laissent guère de traces matérielles, le petit nombre d'exemplaires conservés (en particulier pour les matières précieuses, sauf l'ivoire qu'on ne peut guère retravailler et qui a une place importante dans les trésors d'église médiévaux), la chronologie souvent impossible à établir précisément, enfin les problèmes d'interprétation du décor : les signes chrétiens ne sont pas réservés au matériel liturgique ; les chrétiens goûtaient aussi certains décors mythologiques.

L'*ivoire* (p. 126-128) est aussi privilégié à cause des diptyques consulaires qui fournissent des points de repaire précis du IV^e au VI^e siècle (l'auteur explique leur usage et détaille les décors). Mais la destination des diptyques chrétiens est laissée dans le doute (il est fait allusion, pour certains, à des plats de reliure). Koch considère que les pyxides, païennes ou chrétiennes, ont eu surtout un usage privé (même s'ils ont servi souvent de reliquaires au Moyen Âge), mais il admet, pour les exemples chrétiens, qu'on pouvait y garder du pain bénit (ce qui n'est pas prouvé). Une place à part est faite aux grandes pièces : la lipsanothèque de Brescia (la date indiquée – 360/70, c'est-à-dire ambrosienne – est classique) ; la cassette de Samagher (dite de Pola) dont il est dit, avec prudence, qu'elle "rappelle peut-être des fondations constantiniennes de Rome" (donc qu'elle ne représente pas forcément, comme on avait l'habitude de l'affirmer, l'aménagement de la confession de Saint-Pierre) ; l'ivoire de Trèves montrant un *adventus* de reliques (ces deux pièces sont attribuées au V^e siècle ; une origine constantino-politaine est admise pour la seconde) ; la chaire de Maximien à Ravenne. Koch ne se prononce pas sur les ateliers (tout en privilégiant Rome et Constantinople), en particulier sur la querelle récente concernant les ivoires "gaulois" (absente de la bibliographie p. 158).

Pour l'*argenterie* (p. 128-129), est prise surtout en considération l'iconographie, profane, mythologique ou chrétienne, des plats des grands trésors, qui sont énumérés (y compris celui "de Seuso" dont le catalogue – récemment paru – est annoncé) ; par contre, dans la bibliographie de la p. 159 (comprenant les principaux catalogues d'exposition et de trésors), manquent des références au colloque de Paris de 1983, à l'exposition récente d'argenterie de la Gaule (F. Baratte et K. Painter) et à l'ouvrage de synthèse de F. Baratte. Les trésors

d'église sont examinés plus rapidement, et G. Koch ne prend pas parti sur l'hypothèse de M. Mango pour le "grand trésor" syrien. Il rappelle à nouveau que les nombreuses cuillers d'argent (un seul ouvrage spécialisé récent est cité) ornées d'un signe chrétien ou du nom des apôtres n'ont pas forcément un usage liturgique comme il est souvent dit encore. Dans cette production, abondante et mal localisée, de l'Antiquité tardive et de l'époque paléobyzantine, un point de repère est fourni, mais seulement aux VI^e et VII^e siècles, par les marques de contrôle du métal à Constantinople. On aurait pu faire allusion aussi aux marques pondérales, importantes pour le phénomène de thésaurisation, et à la production parallèle du royaume sassanide.

Pour l'*or* (p. 129), sont énumérés très rapidement les bijoux (y compris les pendentifs et les ceintures "de mariage") et les fibules données par l'empereur, mais une place insuffisante est faite aux "bijoux monétaires", maintenant bien étudiés. A mon sens, il faudrait aussi mettre en garde contre les faux (calices, reliures, etc), de provenance libanaise, qui ont été achetés dans les années soixante par certains musées. Pour une fois, la bibliographie (p. 159) donne une orientation insuffisante, en ne citant guère que des catalogues d'exposition, et l'ouvrage de J. Werner sur le trésor de Vrap.

Dans l'abondant matériel de *bronze* (p. 129-130), sont mis un peu sur le même plan les objets, les décors de chars (et de meubles), les poids de balance, les coffrets pannoniens et rhénans, etc. On est étonné de voir affirmer que les *polycandela* sont réservés aux édifices cultuels (ce qui est évidemment contredit par des découvertes dans les villas : c'est le moyen d'éclairer de grandes salles). Il n'est pas traité des problèmes de production en série et des lieux de fabrication possibles, sauf dans un cas : l'adoption d'une origine palestinienne pour les encensoirs moulés à figurations chrétiennes (à la suite d'une dissertation allemande récente, qui est citée) paraît aussi incertaine que la thèse "copte" qui dominait jusqu'à présent, et il me semble probable que beaucoup des pièces sans couvercle sont des lampes. Une place est faite au petit groupe de bronzes incrustés et niellés, attribués à la deuxième moitié du IV^e siècle. Là aussi, la bibliographie se contente des catalogues d'expositions et des livres de vulgarisation (en dehors du récent catalogue de la collection "copte" du Louvre, et d'un petit nombre d'ouvrages spécialisés). L'usage du *plomb* et de l'*étain* n'est étudié qu'à propos des ampoules de Monza (p. 130-131), alors qu'il existe plusieurs récipients en plomb, parfois avec représentations chrétiennes (Carthage, Angleterre), et une vaisselle d'étain, imitation de l'argenterie (par exemple le plat d'Alésia).

Le *verre* est cité, p. 131-132, pour ses productions d'art : verres dorés, verres gravés, diatrètes, reliefs moulés. Une place importante est faite aux ateliers de Cologne et de Trèves auxquels sont attribués les diatrètes, une grande partie des plats gravés et quelques-uns des verres dorés. On aurait attendu une orientation pour la production commune.

Pour les *gemmes* (y compris les intailles gnostiques et magiques, dont la datation dépasse, me semble-t-il le IV^e siècle), camées, vases en pierre dure, sont données, p. 133-134, une énumération rapide des pièces majeures et de leur thèmes iconographiques, et, p. 159-160, les références aux catalogues

d'exposition et une bibliographie valant surtout pour l'iconographie, et principalement allemande.

Pour les *textiles* (p. 135-136), sont décrits les principales techniques d'ornementation et la forme des vêtements ornés de *clavi* et d'appliques. Les grandes scènes figurées (principalement païennes, mais est citée la tenture chrétienne de Cleveland) sont réservées aux tentures et rideaux dont la fondation Abbeys s'est fait une spécialité. G. Koch insiste avec raison sur l'universalité de cet art (dit à tort "copte" parce que les étoffes ne sont conservées qu'en Égypte) et sur la continuité de la culture populaire qu'il exprime (les thèmes chrétiens sont assez rares), mais peut-être avec un scepticisme excessif sur l'impossibilité de les dater.

Pour la *terre cuite* (p. 137-139), sont mentionnées les productions à relief de Trèves, les lampes à motifs chrétiens (avec un dessin de lampe africaine classique, mais sans mention explicite de cette production, réservée, p. 138 – bien que soient cités p. 160 deux des catalogues principaux –, à la fin du IV^e siècle et au V^e siècle, ce qui est beaucoup trop restreint), les ampoules à eulogies (la grande ampoule de sainte Thècle du Louvre, reproduite fig. 50,1, a sur l'autre face un Ménas : elle ne vient pas d'Asie Mineure), les plats de sigillée claire C de Tunisie (il faudrait citer aussi l'Égypte) dont l'iconographie mixte est caractérisée sans précision (bien que Salomonson soit cité dans la bibliographie p. 160), mais pas les carreaux de terre cuite (signalés à propos des plafonds p. 47). L'affirmation, p. 139, que l'invasion vandale a mis fin à la production africaine (même si elle ne concerne que les plats décorés) surprend alors que la continuité s'affirme de plus en plus.

Sont signalés ensuite, p. 139-140, les mobiliers, petits objets ou éléments de décor (par exemple des caissons de plafonds) en *bois* ciselé et peint, conservés surtout en Égypte.

L'examen des petits objets se termine par les *monnaies et contorniates* (p. 140-142). Bien que le portrait impérial soit stylisé, il n'est pas tout à fait exact qu'on ne puisse pas l'identifier sans la légende. On attendrait une esquisse d'évolution du style et de la présentation de l'effigie (la figuration de face devient la règle dans le monnayage paléobyzantin, contrairement à ce qui est dit), des insignes impériaux (couronne de laurier *puis* diadème *puis* couronne d'orfèvrerie, qui sont énumérés, p. 140, comme des variantes), des thèmes de revers (la mention des divinités protectrices de cités semble faire allusion au monnayage provincial antérieur, cité à propos des monnaies à l'arche d'Apmée de Phrygie, p. 141). Je reste sceptique sur l'aide que peut apporter l'art monétaire pour juger du style et de la date de la grande sculpture (p. 141). Koch mentionne, comme à l'habitude dans les manuels, l'apparition du monogramme du Christ sur le casque d'apparat du médaillon de Ticinum en 315, et souligne le contraste avec la thématique encore traditionnelle du médaillon commémorant l'*adventus* de Constantin à Rome en 312. Il souligne pour finir le rôle des contorniates comme dernier moyen de propagande de l'aristocratie païenne de Rome au IV^e et au début du V^e siècle : on aurait peut-être pu insister sur l'importance de leur iconographie pour la connaissance de la vie publique, en particulier des spectacles, à travers le beau corpus d'A. et E. Alföldi.

L'auteur fournit ensuite, p. 143-147, une liste des *musées* comportant une importante collection d'antiquité tardive (avec indication des principaux catalogues). On aurait pensé qu'y figureraient le Victoria and Albert à Londres, surtout le Cabinet des médailles à Paris. Les collections de Belgrade sont beaucoup plus riches que le matériel de Sirmium, Nis et Gamzigrad exposé en 1993 (seul catalogue cité). Le musée byzantin de Salonique, indiqué en construction, a été inauguré l'an dernier. Le catalogue de Firatli pour les collections de sculpture figurée d'Istanbul a été largement retravaillé par les autres auteurs qui ne sont pas cités (C. Metzger – non citée aussi pour *Salona I* –, A. Pralong, J.-P. Sodini). Pour la Jordanie (musées d'Amman et de Madaba), sont cités les catalogues d'exposition en allemand, mais l'édition allemande par Buschhausen des "Mosaïques de Jordanie" (1986-1988) est beaucoup plus mauvaise, à cause d'erreurs de traduction et de mutilations, que l'édition originale italienne (1986) ou la traduction française (1989). On notera un petit lapsus sur la lecture d'une fiche de catalogue (le lieu d'origine d'un objet du Louvre est indiqué comme "Achat").

Suit, p. 147-148, une liste très utile des *grandes expositions spécialisées* dont les catalogues (qui comportent souvent une importante partie documentaire) sont devenus, au fil des temps, de véritables manuels, avec une très belle illustration. C'est le cas principalement de l'exposition de New York *The Age of Spirituality* (1977-1978), pour certaines régions, des expositions allemandes de Trèves (1964, 1984), Francfort (Liebighaus 1983), de celle de Milan (1990). Je pense qu'on pourrait ajouter à la liste les expositions du Conseil de l'Europe à Athènes en 1964 (*Byzantine Art*, pour l'abondance du matériel exposé, non pour l'illustration) et à Bruxelles (*Splendeur de Byzance*) en 1982.

Nous avons parlé souvent de l'importante bibliographie, de la richesse de son information et de sa conception. Un petit regret : n'aurait-on pas pu donner, surtout pour l'Italie et l'Espagne, une liste des ouvrages non commercialisés (en particulier édités par des banques), qui constituent souvent des mises au point originales avec une magnifique illustration ? Ils sont devenus des sources de première importance, fréquemment citées, mais ils ne sont pas parvenus dans toutes les bibliothèques universitaires et sont difficiles à repérer pour les étudiants.

L'illustration photographique de 32 planches – qui s'ajoute à 52 figures avec une centaine de dessins, schématisés en fonction du format – comprend environ 120 clichés (certains un peu petits : ils auraient pu être agrandis en utilisant mieux l'espace) qui paraissent bien choisis. Par exemple, peu de monuments sont illustrés, mais ce sont de bons exemples et on a donné intelligemment, pour chaque catégorie représentée, une vue intérieure et une vue extérieure.

Je me demande si ce petit manuel d'initiation rendra les services attendus, malgré son ambition et sa richesse d'information. Justement, l'ambition me semble excessive de traiter tous les aspects de l'art d'une période de quatre siècles en 140 pages. Je comprends bien le souci de G. Koch de ne pas séparer le profane et le chrétien : malgré le titre, il se veut plus "antiquité tardive" que

“paléochrétien”. Mais il ne dit rien d’original sur l’architecture profane dont il a souvent tendance à souligner (avec excès) la continuité. Ces pages auraient pu être utilisées à enrichir la définition des différentes catégories d’architecture chrétienne (trop rapide à mon sens et trop abstraite pour les étudiants) et surtout l’analyse des variations dans le temps et dans les provinces, dont l’étude est réduite à quelques lignes d’énumération. De même, pour les arts du décor : on est un peu choqué par la portion congrue à laquelle sont réduites la mosaïque de pavement (il est vrai le plus souvent sans iconographie chrétienne) et la sculpture architecturale, par rapport, par exemple, aux sarcophages. Peut-être aurait-on pu se contenter de caractériser le plan et les thèmes des pavements d’églises (mais en donnant une bibliographie plus complète pour les autres catégories de pavements). L’ambition qui consiste à traiter toutes les formes et toutes les matières des objets aboutit aussi à une situation ambiguë : en voulant replacer – légitimement – chaque catégorie dans le courant de production antérieur ou contemporain, qu’elle soit profane ou nettement chrétienne, on donne l’impression aux étudiants qu’ils pourront se contenter de cette initiation. Or l’information donnée est celle d’un historien de l’art qui privilégie les images sans négliger le support, non celle d’un archéologue qui porte attention aux techniques, à la typologie (quasi absente, surtout pour la terre cuite et le verre, où elle est maintenant bien établie), à la chronologie et à l’ensemble de la production non décorée. Restreindre l’ambition encyclopédique et approfondir le propos, en détaillant définitions, exposés des problèmes et descriptions d’exemples, me semblent être la condition d’une communication plus accessible aux étudiants, en tout cas aux nôtres. Mais on ne peut que rendre hommage à l’immense effort d’information : les quelques points de désaccord sont inévitables quand on traite de tant d’aspects, de toutes les régions, et qu’on est obligé de lancer une date sans pouvoir la justifier ou la discuter. Assurément, G. Koch, qui est un maître en matière de sarcophages, doit apporter beaucoup à ses élèves dans d’autres domaines qui paraissent tous l’intéresser.

* *

*

IV. – UN ENSEMBLE MONUMENTAL DU HAUT MOYEN ÂGE ET SON INTERPRÉTATION :

LA CATHÉDRALE DE NEVERS

La cathédrale de Nevers : du baptistère paléochrétien au chevet roman (VI^e-XI^e s.) par Ch. Bonnet, B. Oudet, J.-Ch. Picard, J.-F. Reynaud, Chr. Sapin, Paris, SFA (diffusion Picard), 1995, 132 p., 66 fig. dans le texte.

La cathédrale paléochrétienne de Nevers représente un des problèmes principaux d’interprétation qui s’est posé au groupe d’études de la topographie chrétienne de la Gaule (J.-Ch. Picard était le spécialiste de la région – Cf. sa

notice dans le tome VIII de la *Topographie* [Province de Sens], 1992) et pour la préparation de l'Atlas des Monuments paléochrétiens de la France (Chr. Sapin était le rédacteur de la notice de Nevers et nous avons dialogué plusieurs fois à son sujet). Ces deux recherches des années 1980 ont débouché, à l'initiative de J.-Ch. Picard, Ch. Bonnet (qui a assuré le suivi des nettoyages, sondages complémentaires et relevés entre 1989 et 1991) et Chr. Sapin, sur une nouvelle campagne destinée à clarifier les débuts de cette cathédrale, originale avec sa double orientation et son baptistère "étoilé". Ce volume est le rapport rédigé immédiatement après la fin des recherches, mais J.-Ch. Picard, mort en 1993 et auteur de deux chapitres, n'a pu en voir la publication. Ce fascicule lui est dédié.

B. Oudet, représentant local de la Caisse des Monuments Historiques, a étudié l' "historiographie de la cathédrale" (p. 9-21). Les légendiers médiévaux et les premiers historiens, dont G. Coquille, auteur d'une histoire du duché de Nevers en 1612, accordent peu d'importance à la description architecturale. Cependant, Coquille note que la construction d'un nouveau chevet oriental au XIII^e s. a permis de réorienter correctement l'église – qui avait une abside occidentale et l'autel de saint Cyr à cette extrémité. Effectivement, au XIX^e s. et au XX^e s., sur la base des premiers examens de maçonnerie et des restaurations, on discutait encore sur l'existence ou non d'une église à double abside à l'époque romane. Il a fallu attendre le bombardement de juillet 1944, qui a détruit partiellement le chevet gothique, et les fouilles qui ont suivi pour y voir plus clair, après une période de tâtonnements où l'architecte des bâtiments de France a cru découvrir un temple gallo-romain à cet endroit : R. Louis, qui prit la direction des fouilles, reconnut un baptistère qu'il publia en 1950. La poursuite des fouilles permit, dans un second temps, de découvrir au Sud une petite église orientée de l'époque romane et la façade orientale de la cathédrale romane. On se décida alors à renoncer à l'église à deux absides, et Jean Hubert supposa que l'occidentation remontait à la période carolingienne¹. M. Oudet publie dans ce chapitre des relevés anciens du quartier avant et après le dégagement de l'abside occidentale, des élévations du chevet occidental avant et après la restauration par l'architecte Ruprich-Robert, et plusieurs photographies des fouilles d'après guerre.

J.-Ch. Picard avait rédigé un court chapitre sur "les origines de la cathédrale" (p. 23-26), surtout consacré à l'histoire de Nevers dans l'Antiquité Tardive. Pas encore *civitas*, donc cité épiscopale, au IV^e siècle, Nevers (*Nivernum*, *Nevernum*) le devient avant 517 où elle est représentée par son évêque Tarsicianus au concile burgonde d'Épaône. L'hypothèse habituelle est que, Clovis contrôlant Auxerre après la défaite de Syagrius en 486, le roi burgonde Gondebaud créa l'évêché de Nevers pour ses sujets dépendant de l'ancienne *civitas* d'Auxerre (de fait Nevers, fut par la suite rattaché à la

1. «L'église Saint-Michel de Cuxa et l'occidentation des églises au Moyen Âge», *Journal of the Society of Architectural Historians*, 21, 1962, p. 167 = *Arts et vie sociale de la fin du Monde antique et du Moyen Âge*, p. 445. Cf. M. VIEILLARD-TROÏEKOUROFF, in *Karl der Grosse* (exposition Aix-la-Chapelle, 1965), III, p. 357-359.

province ecclésiastique de Sens comme Auxerre). J.-Ch. Picard critique par ailleurs l'hypothèse de R. Louis qui datait l'évêché d'une entente entre Gondebaud et Clovis en 502 sur la seule base de la *Vie de saint Eptade*, document contesté. Il suppose une création plus proche de la bataille de Soissons et pense que Tarsicianus a pu avoir au moins un prédécesseur. Le baptistère aurait pu être même antérieur, puisque des "paroisses baptismales" apparaissent à cette époque, mais, sur le plan archéologique, on n'a aucune donnée qui permette de remonter au-delà de la fin du V^e siècle.

Un troisième chapitre, dû aussi à J.-Ch. Picard, étudie les origines (p. 27-32) du culte de saint Cyr (*Quiricus*), martyr oriental, dont les *Miracula* ont été rédigés sans doute par le diacre *Teterius*, doyen du chapitre de Nevers, à la fin du X^e s. D'après ces allusions, l'évêque Jérôme, à la suite d'un songe de Charlemagne, aurait persuadé le souverain d'agrandir l'église de Cyr à Nevers. Donc, la tradition qui veut que l'édifice primitif ait été consacré à Gervais et Protas (qui possèdent un autel dans la cathédrale) n'a pas lieu d'être. Le bras de saint Cyr, qui fut, après la reconstruction, donné à la cathédrale (par Charles le Chauve sans doute) provient de Saint-Savin sur Gartempe. Une seconde donation de reliques, provenant d'Auxerre, a été faite d'après ce même texte des *Miracula* par le roi Raoul au X^e s. En annexe, est annoncée l'édition avec traduction des *Miracula*, mais seule figure, malheureusement, la traduction.

Ch. Bonnet s'est chargé lui-même ("Le baptistère, les fouilles archéologiques de 1989-1991", p. 33-50) de donner les résultats des nettoyages décidés en 1988 et de présenter les relevés effectués par l'équipe de Genève, malgré les difficultés dues à l'hétérogénéité des ruines, dans les trois locaux où sont abrités présentement les vestiges retrouvés sous le chœur gothique : un plan d'ensemble (fig. 19) et un plan plus détaillé de la partie centrale du baptistère (fig. 7 = notre fig. 3 : plan partiel, puisque les fondations gothiques ont détruit à peu près un tiers de ce secteur).

Ch. Bonnet décrit d'abord les fondations de la salle baptismale, qui débordent du plan réalisé en élévation et amènent à se demander si un autre plan n'avait pas été projeté (cependant l'expérience prouve que le tracé des fondations n'est pas un argument décisif – par exemple une fondation semi-circulaire peut être surmontée d'une élévation polygonale – et l'A. a raison de rester prudent). A l'intérieur, au-dessus d'un radier on avait déjà constaté l'existence sous le sol (constitué de grosses dalles de remploi à cet endroit) de canaux maçonnés (6 et non pas 8) interrompus aux deux extrémités par le stylobate de la colonnade et par le coffrage qui supportait la cuve baptismale. Ch. Bonnet s'interroge sur la raison d'être de ce dispositif insolite. Il écarte après mûre réflexion (à cause de l'obturation aux extrémités, de l'absence de *praefurnium* et de traces de feu ou de combustible) l'hypothèse d'un chauffage sur plan étoilé, bien représenté en Gaule, et conclut à un drainage pour le cas où le puisard d'évacuation aurait été trop rempli. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une évacuation réelle (les mêmes arguments, reposant sur l'obturation des canaux, valent dans ce cas) mais plutôt d'un "vide sanitaire" qu'on voit réaliser

sous différentes formes (et notamment de pseudo-hypocaustes) dans plusieurs types de bâtiments de l'Antiquité tardive.

La cuve baptismale a été démontée pour l'examen du fond, constitué d'une dalle plane percée d'un trou latéral, où a été insérée au centre une pierre carrée traversée par un conduit coudé. On avait considéré ce dispositif comme une évacuation. Il s'agit au contraire de l'alimentation puisqu'on a trouvé autrefois (comme le prouve une photographie de fouille) et dans les nettoyages récents des traces variées d'une conduite en bois, avec joints en fer, comme Ch. Bonnet en a repéré à Genève. Comme la pente est assez forte et que le réservoir (à l'extérieur du baptistère) pouvait être placé assez haut, Bonnet conclut (p. 38) à un bouillonnement à l'arrivée. L'aspect de la pièce rapportée et le diamètre important du trou (fig. 9 : env. 8 cm) me font penser que l'eau jaillissait d'une colonnette se terminant par une pomme, qui est décrite parfois dans les textes et dont on recueille de plus en plus souvent des témoignages dans les baptistères paléochrétiens bien fouillés (comme d'ailleurs dans des bassins antiques).

Le bassin primitif était de forme octogonale et constitué par des parois de *regulae* superposées, plaqués de marbre vers l'intérieur (il n'y a plus trace de ce revêtement). Le diamètre de cette cuve devait avoisiner 1 m, et sa hauteur, 60 cm, ce qui suppose un escalier extérieur et intérieur (qui n'a pas laissé de vestiges matériels).

L'évacuation se faisait au fond par un trou latéral qui devait être relié au puisard semi-circulaire situé au Sud, disposition banale pour l'évacuation des eaux dans ces cuves non utilisées en permanence. Le puisard montre des traces de remaniements ou de réparations après curage (voir aussi *infra*).

La salle a été établie sur de puissantes fondations renforcées par des chaînages reliant les colonnes aux absides. Le plan rayonnant inscrit dans un carré (voir *infra*) comprend une alternance de niches saillantes rectangulaires et arrondies, à l'exception d'une abside de plan polygonal remplaçant une niche rectangulaire à l'Est. Les murs, épais de 80 cm, ont été souvent remaniés. La maçonnerie primitive, là où elle est conservée, est parée de petits moellons rectangulaires, sans doute de remploi. Les niches rectangulaires ouest et sud sont percées de portes larges de 1,40 m. La colonnade intérieure, sur plan octogonal, supportait un tambour, et une coupole sans doute. Le déambulatoire devait être voûté lui aussi. Deux des bases primitives, d'un profil attique abâtardi, classique pour la période (fig. 13), ont été conservées dans l'état ultérieur. L'A. se demande si les colonnes (surélevées par la suite : voir *infra*) ont été maintenues à la même place, parce que les fondations débordent vers l'intérieur. Il me semble que les proportions sont logiques et n'ont pas dû changer.

L'examen des débris abondants d'enduit mosaïqué ou peint qui ont été conservés (et des carnets de fouille anciens) prouve que le décor détruit, surtout représenté dans l'abside orientale, appartient à la première phase et non à la phase carolingienne comme l'avaient cru R. Louis et M. Vieillard-Troïekourov (voir *infra* pour les tesselles).

Une porte au Nord ne peut être exclue car le mur ancien est arasé. La différence de niveau entre les emplacements des seuils primitifs et le sol autour de la cuve devrait être compensée par plusieurs marches devant les portes, peut-être une dénivellation entre le déambulatoire et la partie médiane. Bonnet conclut que le baptistère était sans doute semi-hypogée dès l'origine.

Ch. Bonnet traite en cinq lignes de la typologie (avant J.-F. Reynaud, voir *infra*) en soulignant que ce plan rayonnant dérive de la tradition antique mais a pu être également influencé par l'exemple du baptistère de Milan (il cite aussi en Italie du Nord Novare, Côme et Lomello). Il rappelle cependant que certains avaient préféré, sur la base du plan polygonal de l'abside orientale et en raison des maladresses architecturales, une datation carolingienne. Tout en concluant que rien ne s'oppose en fait à une datation des V^e-VI^e siècles vers laquelle oriente le type de maçonnerie (que lui semblent confirmer – à tort car aucun des arguments n'est déterminant – la présence de tesselles de verre doré et la monnaie du IV^e s. retrouvée au fond du puisard), il s'étonne de découvrir cette architecture ambitieuse au Nord de la France. Elle doit être due, selon lui, à l'acculturation spécifique des rois burgondes, qui ont pu suivre l'exemple d'Aix ou de Marseille. Ce type de réaction témoigne de la persistance de préjugés traditionnels sur l'architecture contemporaine des Mérovingiens, qui surprennent aujourd'hui, surtout chez un fouilleur familiarisé avec l'imprévu : on connaît si peu de cette architecture, mais les textes et les rares monuments conservés ne permettent en aucune façon de partager ces jugements négatifs (voir les synthèses provisoires de *Naissance des Arts chrétiens*)².

La description du deuxième état du baptistère - en fait une totale reconstruction sur le même plan, à partir de murs très arasés et avec une surélévation du sol de 70 cm - qui occupe les p. 43-45 - est trop allusive et trop peu illustrée pour qu'on puisse aisément la suivre. On comprend que les colonnes ont été relevées (sur les mêmes fondations) et réunies par des chaînages (comprenant des tuiles posées à plat), recouverts par les dalles qui figurent sur les plans (les deux états ne sont pas clairement distincts sur ces relevés : ils faudrait des plans par phase) mais en existait-il avant ? L'ancienne cuve a été encadrée par une puissante fondation sur laquelle on a reconstruit une seconde cuve destinée également, dit l'auteur, à l'immersion ainsi que, cette fois, sans doute un ciborium (voir *infra*). On a reconstruit aussi, en le surélevant, le puisard servant à l'évacuation et même - fait plus surprenant - les canaux rayonnants signalés ci-dessus, au milieu d'un remblai lâche, constituant lui-même un vide sanitaire puisqu'il est fait de grosses pierres sans liant.

La destruction (par effondrement) du premier baptistère semble attribuée aux infiltrations d'eaux à la fois depuis la cuve (ni la quantité d'eau, ni la fréquence des baptêmes ne justifient cette hypothèse) et depuis l'extérieur en raison du niveau inférieur de la salle dans le premier état. Mais il faudrait prouver l'intensité de ces infiltrations et inondations supposées et leur

2. Signalons un autre plan centré ambiteux (hexagonal) dans le Poitou : le mausolée de Louin dont nous avons relevé l'appartenance à une typologie méditerranéenne, *BM*, 1990, p. 206-207.

caractère destructeur (qui n'ont pas eu raison par exemple d'autres baptistères largement inondés au cours des temps comme celui d'Albenga). En particulier il manque, apparemment, les dépôts sableux et limoneux caractéristiques d'une telle situation.

L'appareil des nouveaux murs, plus irréguliers et plus épais, est fait de pierres de remploi de plus gros module. Les blocs les plus importants sont placés en chaînages verticaux aux angles. Bonnet signale (sans les dessiner) des dalles épaisses "plan convexe" avec des bandeaux qui avaient été pris pour des "quarts de colonnes" ou "demi-colonnes" par R. Louis. Il pense qu'ils proviennent du couronnement d'un monument antique, mais ne s'agit-il pas des corniches intérieures du premier baptistère ?

La nouvelle cuve, plus vaste et de plan octogonal, plaquée de pierres plates, a été reconstruite, dit l'auteur, à nouveau comme une cuve à immersion dotée d'une évacuation (détruite) vers le puisard, surélevé à la même époque. Mais elle n'est pas vraiment décrite et il faut avoir recours au plan (fig. 7) et aux photographies des fig. 5-10 pour en reconnaître les vestiges actuellement conservés. Il est dit incidemment que le diamètre (intérieur) est inférieur à 1 m et que des bouts de plaques de revêtement en marbre dessinent le tracé d'une marche octogonale. Le diamètre extérieur est de l'ordre d'1,80 m et il est supposé que le "socle" massif, de 2,70 m de diamètre, fondé au-dessous du sol, supportait en outre un ciborium. puisqu'il débordait largement l'emprise du bassin.

Ch. Bonnet a reconnu à l'Ouest sur le nouveau sol en mortier de tuileau le négatif d'un ambon limité par deux plaques longues de 80 cm, mais le plan (fig. 7 = notre fig. 3, encore moins le plan d'ensemble de la fig. 21 reproduit à trop grande échelle), et l'absence de photographies empêchent de situer exactement cette installation importante et d'en apprécier les dimensions et la forme (il faut avoir recours à l'axométrie fig. 20 = notre fig. 5, où la reconstruction de cette estrade paraît assez étrange). Une des bases (datant de l'état antérieur et remployée) montrant une rainure pour chancel (fig. 12), on conclut que les entrecolonnements étaient au moins partiellement barrés. L'auteur invoque une "règle souvent observée" pour placer un autel dans l'abside orientale (il doit exister au total 3 ou 4 autels anciens dans des baptistères paléochrétiens et l'absidiole peut être utilisée aussi pour le siège de l'évêque). Dans ces conditions, puisque l'Est était pris par l'autel, l'Ouest par l'ambon (attribué à l'évêque), on suppose une circulation nord-sud des catéchumènes, gênée cependant au Sud par le puisard (en saillie). C'est sans doute pour cette raison que Ch. Bonnet n'excluait pas un accès au Nord. Tout ceci me paraît très hypothétique d'autant plus que la présence de la cathédrale supposée à l'Ouest (voir *infra*) et de l'église sud (attribuée à l'évêque et à la préparation des catéchumènes, voir *infra*) amèneraient plutôt à privilégier les accès ouest et sud, bien attestés (l'accès ouest restant le principal d'après les nombreux remaniements de l'escalier d'accès et du seuil).

Les dernières phases sont aussi rapidement décrites : d'abord la cuve avait été diminuée par un placage intérieur – comme il arrive souvent – puis avait été comblée et couverte de dalles de marbre soutenues par des barres de bois ou de fer. L'installation d'un muret bas octogonal (cf. le plan de la fig. 3)

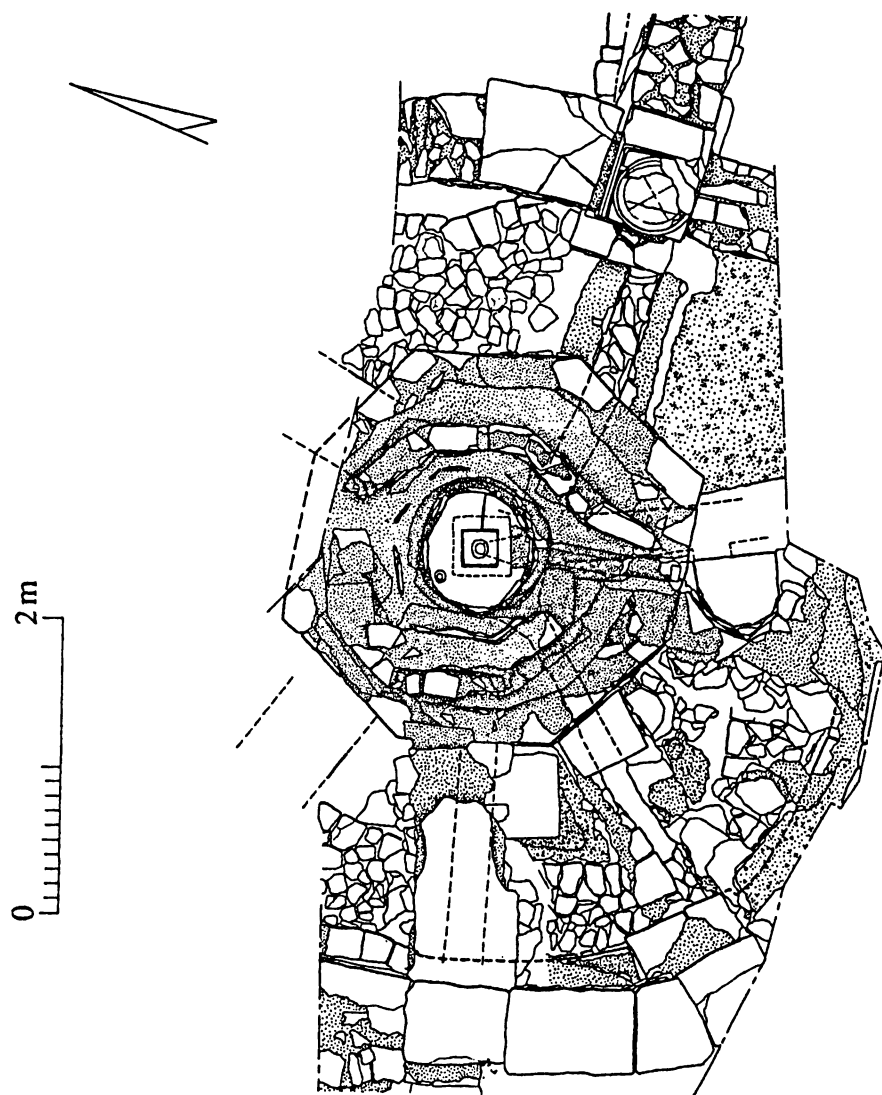


Fig. 3. – Relevé de la partie visible du centre du baptistère
(service cantonal d'archéologie, Genève).

témoigne d'une dernière phase des aménagements ; il est ouvert vers le Sud (vers le puisard) pour faciliter l'écoulement des eaux. Ch. Bonnet suppose que l'on est passé à une "immersion partielle". Mais le dispositif ainsi décrit est curieux : il n'y a aucun moyen de retenir de l'eau dans cette enceinte ouverte. Elle ne peut servir qu'à canaliser le liquide qui déborderait d'un bassin plus petit, éventuellement d'une phiale centrale. Je m'étais posé la question en revisant la note de Ch. Sapin pour l'*Atlas des Monuments Paleochrétiens*. Mes interrogations restent, au vrai, sans réponse. L'auteur ajoute que l'ambon est maintenu mais que les plaques latérales ont disparu dans ce dernier état.

La reconstruction du baptistère était attribuée à l'époque carolingienne en raison des donations ou restitutions faites à l'évêque Jérôme (795-815). Ch. Bonnet remarque que le baptistère, malgré l'importance des travaux entrepris à cette époque, n'est pas mentionné (en réalité les textes sont vagues - voir *supra* - et on ne peut en tirer un argument *a silentio*). Il considère, en outre, si je comprends bien, que l'usage prolongé d'une cuve à immersion (qui était contraire au rite dominant du baptême des enfants légalisé par Charlemagne) et la présence d'un ambon ne conviennent pas à l'époque carolingienne, et il place donc la reconstruction dès la fin du VI^e ou le début du VII^e s., arguant qu'il n'est pas rare qu'un baptistère de même plan, au début du Moyen Âge, remplace le monument paléochrétien. La tradition du baptistère à immersion s'est maintenue longtemps dans la vallée du Rhône et en Italie du Nord, et on ne peut tirer parti - l'exemple de l'Espagne le montre bien - des rares points de repère fournis par les textes sur l'évolution de la liturgie. Si la datation de René Louis, fondée sur la vraisemblance historique, ne peut effectivement être prouvée dans l'état actuel des recherches, celle de Ch. Bonnet, qui se réclame de la vraisemblance liturgique, mais paraît trop proche de la première construction, surprend. Il est nécessaire pour conclure d'attendre les fouilles plus étendues à l'extérieur souhaitées par l'auteur.

La fin de la vie du baptistère est marquée par l'accumulation des sépultures (deux sarcophages d'époque mérovingienne - remployés ? -, des coffres de maçonnerie et des cercueils) dans le voisinage de l'édifice et dans l'espace qui le sépare des deux églises. Ces inhumations contribuent à surélever les sols et les circulations. Elles provoquent un exhaussement des seuils (allant jusqu'à 1,20 m : cf. fig. 13 pour la porte sud) qu'on constate aussi dans les églises voisines et qui nécessite la création d'un nouvel escalier de descente dans le baptistère. Ces aménagements d'époque romane se marquent aussi par un souci de composition et de rationalisation des circulations : une sorte de vestibule voûté réunit le baptistère aux deux églises.

Ch. Bonnet réfléchit ensuite (p. 47-49) sur la reconstitution du plan et des élévations du baptistère, illustrée par un plan théorique avec schéma de composition (fig. 19 = notre fig. 4) et une axonométrie (fig. 20 = notre fig. 5) proposée par M. Deuber, du service cantonal de Genève. Le plan théorique d'origine (difficile à restituer à partir de relevés partiels dans des locaux séparés) est un carré de 14,75 m de côté avec une saillie pour l'abside polygonale orientale : le plan cruciforme domine puisque les absides rectangulaires ont déterminé les limites du carré. Pour l'élévation, Ch. Bonnet dit qu'il y a le choix entre un étagement à trois niveaux (voûtes des absides,

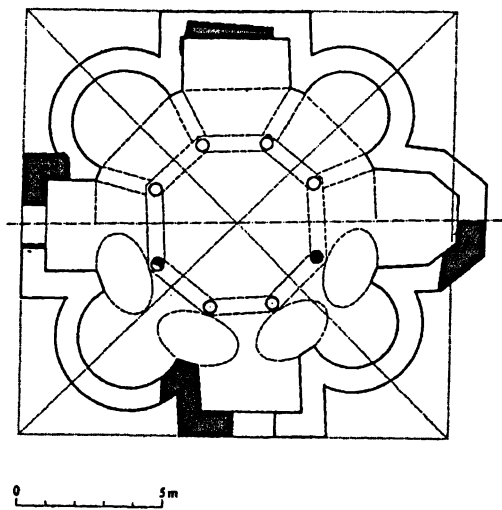


Fig. 4. – Plan théorique du baptistère
(avec les murs conservés en grisé).

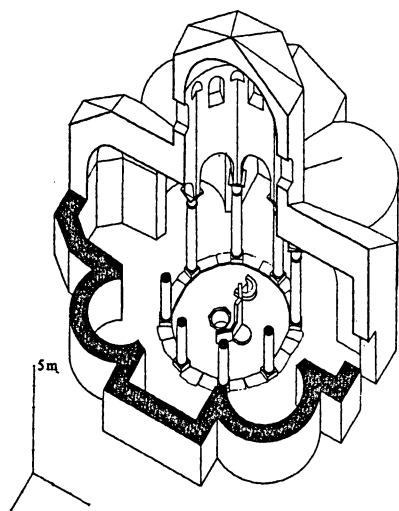


Fig. 5. – Axonométrie du baptistère
proposée par M. Deuber
(solution II, avec deux niveaux
de couverture et coupole sur tambour).

déambulatoire, tambour et coupole), à deux niveaux (couverture des absides comprenant celle du déambulatoire), et une troisième solution dont je ne comprends pas la différence avec la précédente (hausser la couverture du déambulatoire au niveau du voûtement des chapelles). C'est la deuxième qui est préférée dans la fig. 20 (= notre fig. 3). Elle choque, à vrai dire, car le déambulatoire dans ce type d'édifice a son unité propre. On voit sur l'axonométrie que l'auteur renonce à une porte nord qui était évoquée p. 39. La cuve non saillante (contrairement à ce qui était dit p. 38), le puisard saillant par contre, le plan de l'ambon, l'absence de dénivellation avec l'extérieur, la non évocation de l'autel présenté plus haut comme une certitude surprennent dans ce dessin qui semble à la fois trop précis pour certains détails (l'ambon, le puisard) et trop vague pour d'autres.

Le baptistère, qui mesure extérieurement 15,95 m d'Est en Ouest, a dû être conçu en symétrie avec l'église sud découverte dans les fouilles des années 1960 puisque le petit édifice a les mêmes dimensions et s'aligne – comme le baptistère au Nord – sur le bas-côté sud de la cathédrale romane du XI^e s. (fig. 6-7). Ch. Bonnet conclut à un groupe épiscopal complexe, cathédrale double sans doute dès l'origine. Mais je ne comprends pas la remarque de la p. 49, si la conception est d'origine : "peut-être a-t-on là l'une des raisons expliquant le fait que la cathédrale Saint-Cyr est occidentée. L'architecte a tenté une unification des trois lieux de culte, à l'origine séparés". La liaison est peut-être tardive mais de deux choses l'une : ou il existait trois édifices dès l'origine (cf. plus bas la mention d'un "ensemble cohérent") et l'un devait être occidenté d'après la disposition des lieux, ou le grand édifice occidenté a été ajouté à une église plus petite voisinant un baptistère.

Quelques observations ont été faites sur l'église sud fouillée en 1965-1966, mais seulement en superficie puisqu'un seul sondage à l'extérieur de l'abside avait été mené jusqu'à une tombe située à 1,50 m de profondeur. L'équipe de Genève a nettoyé et approfondi ce sondage pour étudier la stratigraphie. Le niveau de la tombe, à 1,80 m, est celui de l'époque mérovingienne ; à 2,20 m on est dans des niveaux des IV^e-V^e s. Le nettoyage des fondations de l'abside permet de reconnaître trois étapes de construction de l'édifice, profondément fondé, qui est donc antérieur à l'époque carolingienne et qui était doté d'une annexe de chevet dans les deux premiers états. Il est probable que le premier état était contemporain du baptistère.

Ch. Bonnet semble envisager encore avec prudence, p. 50, l'hypothèse d'une grande église paléochrétienne orientée, tout en se disant que l'adoption d'une façade droite à l'époque romane, est peu explicable à cette époque s'il existait un chevet oriental antérieur. Mais il réaffirme l'existence d'un groupe épiscopal "cohérent", "où l'on reconnaît l'emplacement de la cathédrale principale où se déroulaient les offices".

Il pense que l'église sud devait être "plus particulièrement réservée à l'évêque qui procédait dans ce lieu à la lecture des textes anciens" et à la préparation des catéchumènes. On le sent tributaire des interprétations habituelles de l'église double (et en particulier de celles de Menis pour Aquilée), qui ne reposent pourtant que sur une hypothèse et une situation de proximité du baptistère et de l'*aula* sud. Je ne crois pas pour ma part à la

vraisemblance de l'édification d'une véritable église pour rassembler les catéchumènes pendant une période assez brève de préparation.

Il faut souligner l'importance du groupe de Nevers, surtout en raison de la pauvreté relative des restes paléochrétiens en Gaule. Mais les travaux récents n'ont pas fait avancer beaucoup la discussion ni sur la date de l'édifice primitif (qui paraît bien lié à la création de l'évêché), ni sur la disposition de la cathédrale principale à cette époque. Le travail de nettoyage et de relevé a été méritoire, mais on aurait attendu une illustration plus abondante et plus détaillée (il manque surtout des plans par phase et des coupes) et une description véritablement complète des vestiges observables dans les trois locaux accessibles.

Jean-François Reynaud a tenté, pour sa part, de replacer le baptistère de Nevers dans la typologie de l'architecture baptismale en Europe (p. 53-58, avec une planche comparative de plans à la même échelle, fig. 22 p. 55).

Il rappelle d'abord, surtout d'après l'étude ancienne de Chierici sur Novare, l'origine romaine du plan à niches alternées (dans les thermes, les palais et les mausolées, sans distinguer clairement les édifices isolés et ceux qui font partie d'une composition plus complexe), indique d'un mot la justification théologique et idéologique de la ressemblance du baptistère avec la salle thermale et le mausolée, puis classe, d'après le répertoire de Khatchatrian (non "Katchatrian"), les baptistères octogonaux en quatre catégories. Celui de Nevers, avec ses exèdres extradossées, est apparenté aux baptistères de Novare (dont les dimensions sont comparables), de Côme (cathédrale) et, en milieu rural, de Lomelio et San Ponso Canavese, mais Nevers se distingue par sa colonnade interne qu'on retrouve dans les octogones inscrits d'Aix (colonnade de plan carré modifiée en octogone), Riez et Marseille (plan octogonal proche d'un cercle). Sagement, J.-F. Reynaud refuse de faire dériver tous les baptistères octogonaux du baptistère ambrosien de Milan, mais il admet que cet exemple a pu influencer la vogue des baptistères octogonaux. Remarquant que la plupart des édifices conservés ne sont pas bien datés, il accepte néanmoins, sur des bases archéologiques (amphores employées dans les voûtes), stylistiques (mosaïques à fond d'or) ou historiques (culte de saint Étienne) une datation à la fin du V^e ou au début du VI^e pour le baptistère d'Albenga, qui n'est pas aussi certaine qu'il le dit. Rejetant la thèse de Mirabella Roberti qui (sur la base de l'influence du baptistère milanais) admettait que la plupart des édifices octogonaux dataient du V^e s., il accepte des datations plus tardives (au VI^e s., en critiquant l'attribution de Lomello au VII^e s.). La forme polygonale de l'abside orientale de Nevers serait un argument comme datation au VI^e s. (influence supposée des édifices de Ravenne par l'intermédiaire de la Suisse, qu'on retrouverait à Saint-Jean de Lyon). En fait, c'est surtout l'argument historique invoqué plus haut par J.-Ch. Picard qui plaide en faveur d'une datation au début du VI^e s., aucun élément archéologique n'étant déterminant dans l'état des recherches. Les dimensions importantes, le déambulatoire et les mosaïques à fond d'or paraissent effectivement à J.-Fr. Reynaud, non sans une certaine candeur, signes de luxe et donc de la position épiscopale de Nevers. Modèle provenant d'un édifice antique local, de Provence (où il n'existe pas

d'octogone extradossé cependant) ou directement d'Italie du Nord ? On ne peut répondre avec certitude et d'ailleurs la question – traditionnelle – a-t-elle encore de l'intérêt dans la problématique moderne ?

Chr. Sapin traite plus longuement et plus systématiquement (après M. Anfray) de la cathédrale romane (p. 59-93) ou du moins de ce que l'on peut en reconnaître. Il commence par critiquer les rares textes (dont certains perdus depuis leur exploitation aux XVII^e et XVIII^e s. par Coquille et Parmentier) dont on se sert traditionnellement pour dater les reconstructions de l'édifice carolingien attribué à l'évêque Jérôme. Le seul texte précis est celui d'un acte de 1029 par lequel le chapitre propose de prendre en charge la construction du cloître et du bas-côté attenant contre la concession de plusieurs autels. On est donc en cours de construction de l'édifice, qui aurait été consacré en 1058. Cet édifice fut endommagé par plusieurs incendies, dont l'un en 1211, avant la reconstruction gothique.

L'édifice roman (fig. 6-7) se signale par son transept imposant où s'ouvrent les portes principales et la grande abside occidentale, dont le cul-de-four avait conservé, sous des badigeons, la grande peinture d'un Christ en majesté du XII^e s., restaurée en 1991. Mais comme on avait construit au XIII^e s. un chœur gothique à l'Est, on a longtemps cru que la cathédrale était issue d'un édifice carolingien à double abside malgré la remarque des premiers historiens (Guy Coquille) et le texte du martyrologe de Nevers (cf. p. 89) qui soulignent que l'édification du nouveau chœur permit d'orienter un édifice précédemment occidenté (cf. *supra* Oudet p. 10). Cette hypothèse est parfois encore conservée alors que, dès 1962, avec la découverte de la façade orientale, Hubert admettait une occidentation totale. Toutefois, on ne sait comment expliquer cette situation, exceptionnelle pour un édifice du XI^e s., sinon par la conservation d'un dispositif antérieur, dont on n'a pas trouvé de traces jusqu'à présent. La volonté de fidélité à l'occidentation de l'abside principale dédiée à saint Cyr est d'autant plus remarquable que les croisillons du transept étaient dotés d'absidioles orientales avec des autels (dédiés à Gervais, Protas, Nazaire, Celse, Grégoire, Nicolas, Jérôme et Augustin – peut-être issus de cultes antérieurs à la reconstruction romane – et à saint Jean au Nord : on hésite entre l'Évangéliste et le Baptiste et, dans ce cas, ce serait peut-être un souvenir de l'ancien baptistère.

L'abside occidentale recouvre une crypte courte - trois nefs dédiées à Notre-Dame - dont Sapin démontre qu'elle est d'origine (sauf les accès) et qu'il rapproche de la crypte de la cathédrale d'Auxerre (par le plan et l'usage de piliers cantonnés de colonnes), à peu près contemporaine (deuxième quart du XI^e s.). Par contre, les annexes sur deux niveaux qui encadrent l'abside et communiquent au niveau inférieur avec la crypte sont des ajouts, mais encore de l'époque romane. Le décor roman comporte peu de chapiteaux, de types variés, mais d'inspiration végétale, dont l'un est très apparenté à un chapiteau de la crypte de la cathédrale d'Auxerre.

La façade orientale découverte dans les années 1960, à 58 m de l'abside, comportait une porte axiale (l'existence de portes latérales n'est pas assurée),

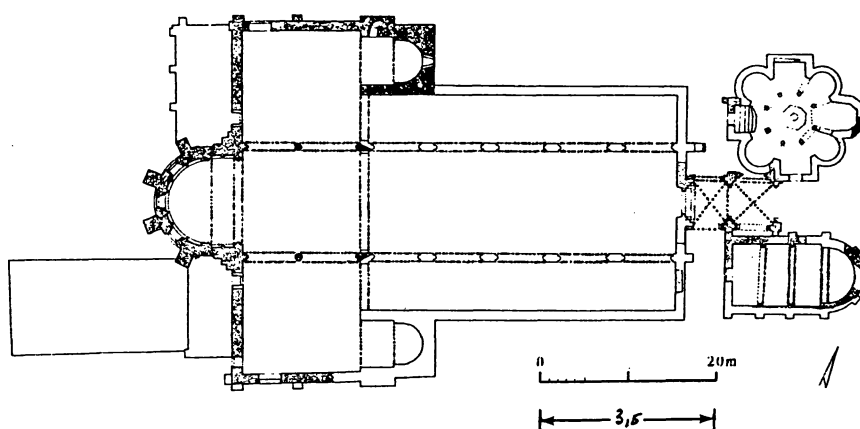


Fig. 6. – Plan schématique restitué de l'ensemble roman.

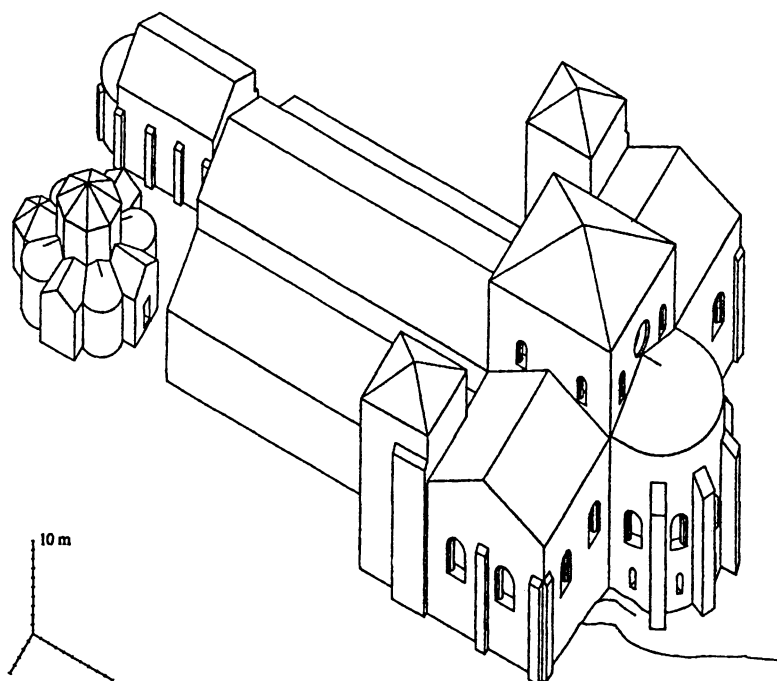


Fig. 7. – Axonométrie de la phase romane (service cantonal d'archéologie de Genève).

souvent remaniée (deux fois surélevée) et précédée à l'extérieur de nombreuses dalles tombales lissées par l'usure des pas. On avait constaté aussi à l'époque que le baptistère restait en usage dans cette période puisqu'on avait réaménagé les accès et que la liaison entre la cathédrale, le baptistère et l'église sud (dont la construction ou le réaménagement se poursuit au XII^e s.) avait été facilitée par la construction d'un porche voûté (sans doute dans le troisième quart du XII^e s.).

Chr. Sapin suppose une construction s'étendant du XI^e au XII^e s. et menée du Nord au Sud autour d'un édifice préexistant. La conception pourrait dater des environs de 1015, période encore influencée par la tradition carolingienne et l'art de bâtir ottonien (avec les tours à chapelle haute des croisillons et la tour de croisée), mais, très vite, les constructeurs auraient adopté les innovations de l'Orléanais, c'est-à-dire en particulier le moyen appareil et les piles composées. La planche de plans à la même échelle (avec la cathédrale et Saint-Pantaléon de Cologne, Augsbourg, Reichenau) et l'axonométrie restituant les volumes (fig. 52 = notre fig. 7) insiste d'ailleurs sur cette filiation carolingienne.

La construction du chœur gothique et la reconstruction ultérieure de la nef et du transept peuvent être encore distingués, notamment au niveau de l'ancienne façade romane où l'on avait établi un mur de chantier avec un seuil d'accès provisoire à la cathédrale (p. 89-92).

La reprise de l'étude de la crypte archéologique a donc permis à Chr. Sapin un coup d'œil nouveau - et, semble-t-il, éclairant - sur l'entremêlement des élévations romanes et gothiques.

Le matériel retrouvé dans les nettoyages et sondages (très partiels) est limité. On note surtout une grande quantité de cubes de verre - déjà signalés dans les fouilles des années 1950 - dont plusieurs à feuille d'or : ils sont décrits par Chr. Sapin (qui en a recueilli aussi à Saint-Clément de Mâcon) p. 111-113 et analysés par une technicienne du Laboratoire des Musées de France, N. Brun, p. 115-119 (qui compare à Saint-Vital de Ravenne et aux mosaïques du décor normand de la cathédrale de Salerne, XII^e s.). D'après les restes d'enduit courbes avec restes de tesselles et tracés d'empreinte, il ne fait pas de doute que les éléments recueillis à différents emplacements des fouilles d'après guerre appartiennent à un décor mural de grande ampleur, avec des voûtes, attribué au VI^e s. pour des raisons historiques et à cause de la vogue de la mosaïque à fond d'or à cette époque.

La céramique recueillie dans les remblais autour de la cuve baptismale (décrite par M.-A. Haldimann, p. 95-101) comprend très peu de vases importés. Les formes sont encore largement inspirées de l'Antiquité mais la vaisselle de cuisine et des productions locales à revêtement argileux "peint" (appliqué grossièrement au pinceau) dominant. On note une cruche peinte à fond blanc ornée de rinceaux. L'A. dit cette production fréquente en Orient et mal représentée en Occident, mais elle est connue (bien que souvent non décrite) en Tunisie. L'impression générale, avec pas de céramique africaine, très peu de sigillée grise du midi (appelée encore ici DSP = "dérivée de sigillée

paléochrétienne”), peu de céramique d’Argonne mais pas encore de forme médiévale, est celle d’un remblai assez tardif contenant du matériel résiduel qui conviendrait au VI^e s. V. Benz (p. 103-105) a traité pour sa part de quelques tessons trouvés dans un sondage pratiqué à l’Est de la “chapelle romane” et qui proviennent d’une couche contemporaine du deuxième état de ce bâtiment : il s’agit pour l’essentiel de céramique carolingienne tardive (IX^e-début du X^e s.).

Chr. Sapin a en outre décrit, p. 108-109, quatre chapiteaux romans, simplement épannelés, recueillis avec d’autres débris de la même époque dans la fouille du baptistère. Ils sont de petite taille et présentent deux faces sculptées : ces petits chapiteaux d’angle ornaient probablement des ébrasements de fenêtre et sont attribués au XI^e s. d’après le type de taille malgré le caractère sommaire du décor (on peut se demander s’ils ont été terminés, me semble-t-il).

Une seule monnaie d’imitation au type de *Felix Temporum Reparatio* a été trouvée dans le puisard du baptistère (description par J. Messonnier p. 123). En raison de son module et du poids minime, elle est attribuée à la deuxième moitié du IV^e s. Mais la datation de ces imitations est délicate et ces monnaies du IV^e s. ont circulé très longtemps. Cet unique indice numismatique est donc imprécis.

Ce faisceau d’études rédigées par des spécialistes, qui formaient aussi une équipe amicale, a le mérite de la publication rapide et constitue une mise au point utile puisque d’une part les fouilles d’après guerre avaient été publiées dans plusieurs articles dispersés, pas toujours explicites et entachés par des interprétations discutables, d’autre part la description de la cathédrale reposait sur des analyses anciennes alors que les restaurations récentes (facilitant l’examen des parties hautes sur échafaudage) permettent de mieux distinguer les phases. Mais le dossier n’est pas tout à fait complet : la description systématique du baptistère (dont l’absence m’avait gêné quand je dialoguais avec Chr. Sapin et J.-Ch. Picard pour l’*Atlas des monuments paléochrétiens*) manque toujours et l’illustration graphique, bien que fort améliorée, reste insuffisante. De même, le relevé détaillé du plan et des élévations du chœur roman et des cryptes n’a pu être effectué. Ce fascicule est donc une pièce d’attente (dont la publication immédiate est un appel au public en faveur d’un aménagement définitif de la crypte et de la reprise des fouilles) plutôt que la conclusion attendue d’un travail d’équipe prolongé. Dans ces conditions, il aurait été peut-être mieux de supprimer complètement les interprétations typologiques, les propositions de datation et les tentatives de reconstruction, qui apparaîtront toujours fragiles. Cela n’aurait rien enlevé à l’importance de ce chantier qui nous révèle - sans doute pour le VI^e s. - la naissance d’un groupe épiscopal doté d’emblée (mais est-ce une exception, même pour le Nord de la France ?) d’un baptistère monumental.

Noël DUVAL